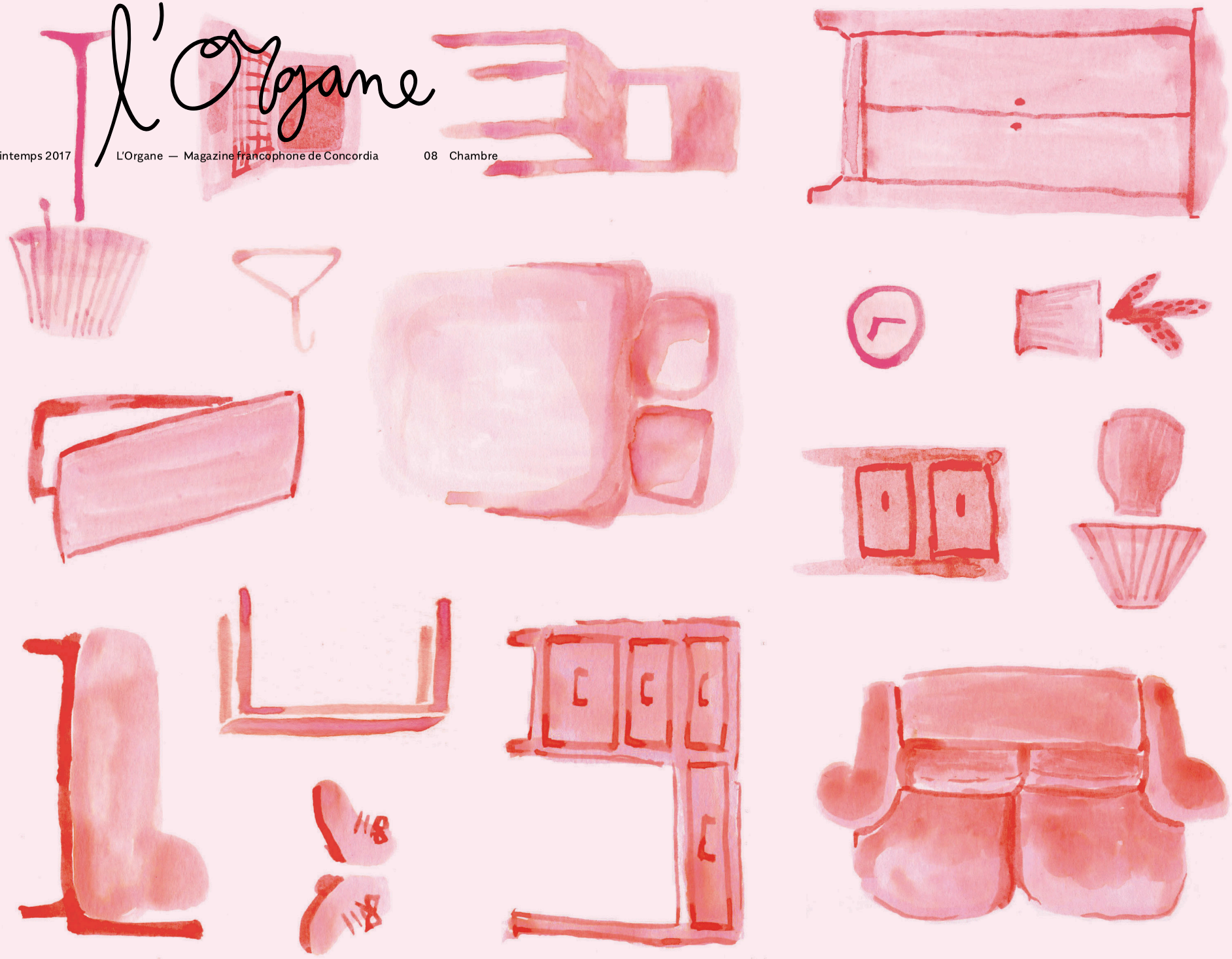
l'Organe



Éditorial
Qu'on nous voie – Emmanuelle Aïsha Sparkes **3**

Essais
Une langue à soi – Renato Rodriguez-Lefebvre **5** *Fragments d'un discours de chambre à coucher* – Camille Bernier et Miriam Sbih **52**

Fictions et récits
Le croque-malléoles – Josianne Barrette **7** *La lumière dans sa bouche* – François Lautre **8** *Revoir Georgette* – Marine Noël **11**
Nu couché, les bras ouverts – Julien Simard Farout **16** *Indésirées* - Mélina Costa **18** *Misplaced* – Alice Pierre **23**
Quand nous c'était tout – Jason Roy **28** *Camera Obscura* – Samuel Lavallée Daunais **30**

Méditations
Oasis – Valentin Perrot **15**

Poésie
4 x 3 x 3 – Jeanne Gourd **37** *Saison mi-session* – Emmanuelle Aïsha Sparkes **38** *Colombia* – Cynthia Massé **39**
Le « vieux criss » de Matou – Jeanne Gourd **42** *les constellation* – Charlotte Moffet **43** *L'astronaute de Reykjaviik* – Victor Bégin **44**
Déconnexion ou le contraire – Marina Ledig Coelho **48** *Trois vers à deux* – Marion Lefèvre **49**
J'aurais jamais dû te regarder toute nue – Louis-Marc **50**

Jeu-texte
A te veut – Simon-Albert Boudreault **40**

Études et images
Deux univers plus loin et *Flowernap* – François Sarrazin **13** *Les endroits où je me suis fait mal cette année* – Jean-Christophe Leblanc **20**
Je suis allée un petit peu trop loin – Clara Cousineau **46** *Ces espaces qui nous habitent* – Gabrielle Verrette Paquette **51**

Photo
Hillbilly Monday – Monse Muro et Peter Hostak **26** *Luxury Hotels* – Sophie Morro **32**

Performances du lancement
Phenomenology in a room – Sabrina Gagnon-Jolicoeur **57** *La tête dans la chambre* – Magali Casaubon, Solana Del Bel Belluz et Kasey Pocius **58**

Appel de directrice-teur graphique **62**

Qu'on nous voie

Ceci est mon premier éditorial au sein de *L'Organe*, magazine dont le contenu se démarque, à mes yeux, par son dynamisme et son éclectisme. Se voulant organique, façonné à l'image de celles-eux qui y contribuent, il présente une riche diversité d'œuvres et ne prescrit ni idéaux, ni façon d'écrire. Je suis donc bien ravie de pouvoir m'exprimer dans cette publication, en français, cette langue que j'aime et que, par amour, je veux inclusive.

En ce qui a trait à l'inclusion, la langue québécoise peut se féliciter d'avoir fait passer dans l'usage la féminisation des titres et des fonctions, instaurée depuis la fin des années 70, démarche détenant l'appui d'organismes gouvernementaux tel que l'Office québécois de la langue française (l'OQLF). Mais bon nombre de termes issus de cette pratique, comme « professeure », « auteure » et « écrivaine », sont toujours qualifiés de barbarismes par l'Académie française.

Alors que les mots « autrice », « peintresse » et « philosophesse » existaient autrefois, les institutions langagières françaises viennent proscrire cet usage à partir du 17e siècle, au moyen de campagnes de masculinisation de la langue. Le lexicographe et grammairien Louis-Nicolas Bescherelle déclarait, en 1843 : « Quoiqu'il y ait un grand nombre de femmes qui professent, qui gravent, qui composent, qui traduisent, etc. on ne dit pas professeuse, graveuse, compositrice, traductrice, etc. mais bien professeur, graveur, compositeur, traducteur, etc., par la raison que ces mots n'ont été inventés que pour les hommes qui exercent ces professions. » Et pire encore, en 1801, l'écrivain et philosophe Pierre Sylvain Maréchal justifiait cette invisibilisation par : « Pas plus que la langue française, la raison ne veut qu'une femme soit auteur. Ce titre, sous toutes ses acceptions, est le propre de l'homme seul. »

Si nous, les femmes, pouvons nous réjouir d'avoir aujourd'hui une meilleure place dans la sphère publique qu'au 17e siècle, des institutions comme l'Académie française qui ne compte que cinq académiciennes sur un total de trente-six membres, perpétuent l'effacement du féminin de la langue, et par conséquent, de la société. C'est cette même Académie élitiste dont l'« immortel » Pierre Gaxotte, hier, en 1980, émettait ces mots gracieux : « Si on élisait une femme, on finirait par élire aussi un nègre. » Poussés par ces tendances d'exclusion qui régissent les institutions langagières, les grammairiens donnent un jour lieu à la fameuse règle d'accord voulant que « le masculin l'emporte sur le féminin. »

Cette phrase, désignant le masculin comme genre générique, ne porte pas seulement atteinte à la place des femmes dans la sphère publique : c'est une notion insidieuse qui s'immisce partout, de la chambre à coucher à la Chambre des communes, portant atteinte à la valeur intrinsèque de la femme. Elle véhicule l'idée que celle-ci fait partie de l'Homme avec un grand « H », qu'un homme (s'il est blanc) est neutre et transcendant, et que ce qui est féminin, en revanche, est distinctif. Conception ramenant encore la gent féminine à sa corporalité, particularité apparemment honteuse, puisque bon nombre d'hommes s'indignent qu'on leur fasse allusion, au sein d'un groupe de personnes de tous genres, au féminin. « Le masculin l'emporte sur le féminin »… Percevez-vous la violence de cette phrase qu'on répète aux enfants sur les bancs d'école ? Pour certain-e-s, la réalité dépeinte par ce choix de verbe sonne une triste cloche ; pour d'autres, elle est drôlement dépassée.

-e

À celles-eux qui s'opposent à la modification de cette norme au nom de l'amour de la langue française et de ses caractéristiques distinctes, sachez que votre langue n'a pas toujours été ainsi. Bien qu'à mon avis, l'argument de l'histoire ne soit pas un critère absolu pour évaluer une règle linguistique, étant donné l'évolution inévitable et vitale de la langue, il est tout de même intéressant de constater que l'utilisation invariable du masculin comme genre

générique a un jour été imposée, et ce, par des pressions explicitement sexistes.

Auparavant était de mise la règle de proximité voulant que les adjectifs soient accordés en genre et en nombre avec le nom, masculin ou féminin, le plus proche. Et c'est ce même 17e siècle qui voit des militants masculinistes éliminer cette norme équitable au profit de celle qu'on connaît maintenant, fondée sur l'idée que « lorsque les deux genres se rencontrent, il faut que le plus noble l'emporte. » Voici ce qu'exprimait le grammairien Dominique Bouhours en 1675.

Au Québec, certain-e-s cherchent à rétablir la règle de proximité, cette dernière étant de plus en plus employée, notamment, dans les milieux communautaires. Mais ce n'est pas ce sur quoi je me penche pour l'instant. Alors que le caractère générique du masculin se manifeste de façon moins problématique lorsqu'il s'agit de noms inanimés, comme dans la phrase « Le vase et la tasse sont pleins », elle est toutefois particulièrement aliénante lorsqu'il est question de personnes, lorsque le genre grammatical représente le genre social. Voilà pourquoi je choisis d'écrire : « Les humain-e-s sont représenté-e-s dans cette phrase. »

Certain-e-s préfèrent, en guise de solution, l'inversement de la règle du masculin générique. On peut alors lire, dans l'en-tête de quelques textes, des phrases comme « le féminin a été utilisé pour enrichir le texte. » Cette décision, je la vois à la fois comme une façon légitime de pallier un déséquilibre en rendant visible le féminin, et comme une sorte de procédé satirique qui, puisque beaucoup le reçoivent comme une provocation, souligne l'absurdité de la règle critiquée. Mais comme ce moyen existe en réaction à celle-ci, il m'est difficile de l'envisager comme une solution durable sur laquelle pourrait se baser une réforme de notre façon de dire le monde et ses habitant-e-s.

Personnellement, je préfère utiliser des formules tronquées, proscrites par l'OQLF, qu'on taxe souvent de laides. Parce que bien qu'on dise que cette méthode entrave la lecture, c'est celle qui, en termes d'inclusivité, est la plus efficace. Ne présentant pas le genre comme binaire (prenez l'exemple du terme « étudiant-e-s » plutôt « qu'étudiants et étudiantes »), elle prend en compte la fluidité de celui-ci. On dit que ce n'est pas esthétique, soit. Mais la portée éthique de cette approche vient compenser la perte esthétique. Et moi, je trouve ça beau : quand je vois ces formules, je nous vois, toutes ces personnes qui ne s'identifient pas au genre masculin, sortant de notre cachette obligée. Je vois mes ami-e-s, ma mère, ma grand-mère, et je me reconnais moi aussi quelque part dans cette foule. Qu'une langue prenne soin de s'adresser à tou-te-s celles-eux qui la parlent, je trouve ça beau. Alors je priorise cette approche pour l'instant, jusqu'à ce qu'une autre solution vienne concilier éthique et esthétique.

De toute façon, la question esthétique sert souvent d'outil de critique du langage inclusif, notamment à l'égard de la féminisation des titres et fonctions. Dans son article *La féminisation des titres et fonctions dans la Francophonie : De la morphologie à l'idéologie*, la linguiste Elizabeth Dawes révèle les diverses connotations péjoratives qu'associent les femmes elles-mêmes aux suffixes de féminisation : le suffixe « – euse » est considéré « vulgaire » et moins « crédible » que le suffixe « – eure » (peut-être puisqu'à l'oral, on confond le deuxième avec le masculin), et on associe un caractère sexuel à plusieurs fonctions féminisées, dont l'exemple du mot « maîtresse » en comparaison au mot « maître ». J'ai, pour ma part, entendu différentes femmes trouver instinctivement déplaisantes différentes formes féminines, tant « – trice » qu'« – eure » ou qu'« —euse ». En rejetant ces formes par le seul argument de la laideur, ces femmes me révèlent surtout que notre imaginaire est plus affecté par le sexisme qu'on le croit, qu'une internalisation de celui-ci se manifeste dans notre vision esthétique de la langue.

Nos préférences, construites entre autres par l'habitude, peuvent changer à travers l'usage. Je crois que plus notre œil s'habituera à ces formules que je décide d'adopter (et qu'on emploie de plus en plus), moins celles-ci entraveront la lecture. Et c'est l'usage qui doit définir la norme, les règles prescrites par les institutions langagières. Notre langue est vivante et nous appartient : modelons-la à nos valeurs.

Vous lirez donc ces mots tronqués en premières pages de *L'Organe*. Mais ce choix personnel ne signifie évidemment pas qu'une quelconque façon d'écrire est désormais imposée pour le reste du contenu du magazine, ce qui ne serait conforme ni à sa ligne éditoriale ni à ma volonté. Mais, bien sûr, ce serait beau de nous voir, tou-te-s, davantage. ◦

Une langue à soi

Dans une lettre qui a fait date dans son œuvre, Kafka déclare, le plus brutalement qui soit, « l'impossibilité de ne pas écrire, l'impossibilité d'écrire en allemand, l'impossibilité d'écrire autrement ». Il en résultait, de cette situation intenable, une « littérature de tziganes qui avaient volé l'enfant allemand au berceau ». Si navrante qu'ait été la position de Kafka, elle n'en dévoile pas moins l'enjeu central de nombreuses formes d'écritures, aux valeurs diverses et, même, le plus souvent opposées. Entre Woolf, la multitude d'écrits féministes – *L'Euguélionne* en est l'exemple parfait -, la situation d'un.e Kafka, la bizarrerie d'un Beckett, d'un Joyce, et ce parler musical qu'on appelle rap, la *langue à soi* émerge comme enjeu dans lequel ces différentes perspectives se *croisent*, sans qu'il soit question d'une alliance quelconque entre celles-ci. Comment, en effet, parvenir à s'installer entre le grand modèle qu'une langue nous impose, et la tâche de *parler* les expériences qui font sauter la logique sur laquelle sont construites ces mêmes langues ?

Il faut écrire sa langue comme on habite une chambre : c'est dans cette intimité que résonne le mieux les échos collectifs de la minorité dont

on représente, pour une durée indéterminée, la voix. Ferron ne le disait pas mieux lorsqu'il évoquait sa relation au Moi québécquois. Nager dans les courants collectifs, en vue de détourner les mots du statu quo qui, autrement, les garderaient dans la docilité. Se creuser une intimité dans cette chose impersonnelle qu'est le langage, tel est l'objectif d'une *langue à soi*. Les propositions pour féminiser la langue française, qui ne se réduisent évidemment pas au seul enjeu d'une *langue à soi*, le traversent. *L'Euguélionne*, de Louky Bersianik, débarque sur la langue française, détrônant tour à tour les pièges machistes, et nous apprend quels privilèges sont accordés aux substantifs masculins. Sa seule critique du génie, concept qui mériterait

Nager dans les courants collectifs, en vue de détourner les mots du statu quo qui, autrement, les garderaient dans la docilité.
Se creuser une intimité dans cette chose impersonnelle qu'est le langage, tel est l'objectif d'une *langue à soi*.

également une critique de ceux qui en profitent le plus, témoigne de la nécessité d'une *langue à soi*. « Si une femme a du génie, on dit qu'elle est folle. Si un homme est fou, on dit qu'il a du génie. » Dépoussiérant les mots, Bersianik apprend à nous méfier de leur supposée neutralité, tout en lançant les pistes avec lesquelles créer une langue qui puisse réellement inclure toutes les personnes qui la parlent.

On profitera, au passage, de ces réflexions pour affirmer que la littérature québécoise, qui a déjà ses propres colosses, possède encore de formidables possibilités de langues qui soient semblables à celle que nous décrivons. Le récent engouement d'une part de la jeunesse à l'égard du rap queb' n'est rien d'autre que la reconnaissance d'une langue décomplexée, dont les sonorités surpassent parfois en importance la pure somme des significations. *Alaclair Ensemble* relate, non sans humour, la capacité des parlers montréalais et québécois à voguer sur des sons dont on sait très bien l'origine états-unienne. Vagabonds sur la carte du Québec, les rappeurs de cette formation, tel Ogden, réussissent, au moyen de la langue bas-canadienne, à renverser les signes qui nous étaient alors familiers, substituant au drame de la nation le récit joyeux de la communauté. Au qualificatif de l'*gros* se succède celui de l'*mince*, et il n'est que de considérer le mot postrigodon pour apprécier la *langue à soi* qui œuvre dans cette formation musicale.

Croire, pour des raisons au romantisme suintant, qu'il n'y a pas d'auteur.e.s dont les textes ne prouvent la vitalité contemporaine de nos scènes, croire qu'il n'y pas d'œuvre dont la charge poétique sera digne de la considération des prochaines générations, c'est exagérer le drame de notre situation littéraire. Les talents sont partout, et il n'est pas un genre qui ne manque de relève. C'est bien parce que la littérature québécoise a ses assises que nous sommes en mesure d'exiger d'elle des œuvres qui la feront évoluer, et non l'inverse. Ses récentes mutations n'ont rien d'effrayantes. Qui, d'ailleurs, prétendrait que le franglais soit une menace ? Autre modèle d'une *langue à soi*, qui perturbe davantage ceux et celles pour qui la littérature est synonyme d'une langue parfaite, qui respecterait les saintes lois du Bescherelle. Une *langue à soi* a souvent des allures criminelles, voire dangereuses.

Une *langue à soi*, ce n'est pas celle qui se contente d'imprimer sur les structures collectives la mythologie personnelle d'un individu. C'est affaire d'équilibre. Plus que du français, tout en étant « sous » celui-ci, et il en serait de même pour les autres langues d'origine européenne : la *langue à soi*, langue éminemment littéraire et politique, marquerait l'intrusion d'une minorité dans une grammaire. Langue pour laquelle il n'existe pas forcément de dictionnaire, langue qui s'évade des institutions les plus moribondes – l'Académie française étant la championne de l'artificialité linguistique –, langue sans laquelle la littérature ne serait rien d'autre qu'une plate copie du langage commun. Moins une réinvention du monde que l'affirmation d'une singularité, la *langue à soi* est toujours nouvelle, source de jouvence pour le langage. Malgré la diversité des *langues à soi*, elles ont toutes pour point commun de ne jamais avoir d'antécédent. « *This is nat language at any sinse of the world* », nous dirait Joyce (*Finnegans Wake,* 83, 10.12). ◦

Le croque-malléoles

Toutes les nuits c'est pareil. Je n'arrive pas à dormir. Je divague dans ma tête, les yeux fermés. J'ai la respiration régulière de quelqu'un qui dort, mais je n'y arrive pas. Les heures s'égrènent et pavent une voie devant moi.

On dit qu'il faut travailler la mémoire.

J'essaie de me souvenir des prénoms de tous les hommes dans la Bible qui est sous mon lit. Je fais un rosaire d'orteils, j'en plie un par prénom jusqu'à ce que j'aie mal aux talons. Au départ je voulais lire des poèmes, mais il ne restait plus de livres de poésie à la grande vente de l'école. Ma famille ne m'aime pas quand je suis inconsolable.

On m'a offert une Bible. On dit que les prières, c'est une sorte de poésie.

Je suis d'accord. J'y trouve mon compte. J'essaie de glisser entre les lignes de ma Bible les morceaux de poèmes que je me rappelle du livre de poésie que j'ai toujours voulu mais que je n'ai jamais lu. Entre les prénoms des hommes, des poèmes. Entre les prénoms des hommes et les poèmes, il reste toujours l'insomnie. J'essaie de mettre quelque chose de nouveau entre les deux, ça me garde éveillée. Ça me donne un certain vertige, les hauteurs sont difficiles à évaluer précisément, dans le noir. Rimbaud l'a dit, mais je ne l'ai jamais su, quand après « des silences, des nuits », il a écrit de « l'inexprimable » et il a posé des vertiges dans l'Alchimie. « Alchimie », je pense que c'est un sacre et quand je dis à mon frère « Alchimie que j't'haïs », il me répond que je vais briser des cœurs.

Il est une chose, ni un sacre, ni un cœur, qui aboutit dans toutes mes nuits. Le croque-malléoles. Le croque-malléoles me croque les malléoles dès que le sommeil s'apprête à m'enlever.

Il me croque, ça me pique, ça me démange. Il me réveille. Il interrompt mes demandes de pardon. Il existe tant que je ne me gratte pas, tant que je n'ouvre pas les yeux. Si j'ouvre les yeux, il n'y a même plus la perspective de la poésie, ni celle du sommeil. Je préfère fermer mes yeux et savoir que le croque-malléoles me garde du sommeil que savoir qu'ouvrir les yeux annihile le sommeil et la possibilité du sommeil à la fois. Si je me gratte, le mouvement empêche le sommeil. Il est des instants où il n'y a plus rien que le croque-malléoles.

On dit qu'il faut connaître les parties du corps.

Je pense à mes pieds, qui sont loin, et qui démangent, qui sont habités par une chose qui n'est pas moi. Je fantasme sur une claque contre mes pieds. Je fantasme sur un fantasme qui serait assez. Je souhaite ardemment anéantir le croque-malléoles par la seule force de l'Esprit. J'essaie des choses. J'essaie de penser à autre chose qu'à lui, j'essaie de me délivrer de son mal. Il s'incruste toujours dans ce qui n'est pas lui. Et avec lui, s'incrustent les fantasmes de tout ce qui n'est pas lui, en moi. Je ne sais pas s'il existerait, sans mes fantasmes de lui qui n'existe plus. Je ne sais pas s'il me croque les malléoles ou s'il les fabrique, s'il les arrondit, s'il les détermine. Je ne sais pas où débutent mes malléoles et où débute tout ce qui n'est pas une malléole. J'ai peur d'avoir besoin du croque-malléoles pour bien savoir exactement quelles sont mes malléoles. J'ai peur de ne pas être assez, comme je suis moins chaque fois qu'il me croque faute d'être moi là où mes malléoles sont croquées. Je ne me sentirais pas comme moi-même si j'arrivais à dormir. J'ai peur qu'arriver à dormir, sans croque-malléoles, sans prières, tue la poésie de mes réveils. Il est des jours où je me réveille.

On dit qu'il ne faut pas perdre le compte.

Au réveil, le croque-malléoles parti, je me demande si j'ai rêvé. Je secoue mes pieds. Je les trouve trop graciles, trop légers. J'ai l'impression de ne plus avoir de malléoles. Je les regarde, les yeux grands, je passe ma main dessus. Je les ai toujours mais ça ne compte plus. ◦

La lumière dans sa bouche

Je dors sous le lit. Tu dors au-dessus de moi.

Sous ma peau, il y a du fil barbelé et des lames de rasoir. Le métal s'échappe de moi comme des poils incarnés traversant mon épiderme. Je gratte pour essayer de l'arracher, mais au moindre effleurement, je suis traversé par la douleur comme par un choc électrique. Quand je me touche, je hurle.

Je ne travaille pas. Je ne bouge pas. Je suis prostré sur le sol, désarticulé, mon corps, une convulsion. Il y a des mois que j'ai parlé.

Tu travailles, mais tu ne sues pas. Quand je sens tes cheveux, tes aisselles, ton sexe, ils ont toujours la même odeur de savon, un peu chimique, qui pique mon nez.

Quand je suis affamé au point d'en gémir, tu m'amènes des sacs graisseux remplis de chairs frites et graisseuses. Tu me les lances, à moi qui suis recroquevillé sur le plancher, sans même me regarder.

Je rampe vers la chair que tu m'offres et je la déchire à pleines dents. Je mâche la bouche grande ouverte ; le sang, la salive et les larmes dégoulinent sur mon menton. Quand je mange, je suis excité, et ton indifférence me fait perdre la tête.

La chambre est rouge. Une peinture épaisse et molle. On dirait du latex, ou plutôt de la peau. Je cogne ma tête sur le mur et je crois m'assommer contre la paroi d'un gigantesque estomac. La chambre m'a avalé.

Sur le mur, il y a des photos de la Grèce, de l'Égypte, du Kazakhstan, de la Turquie. Dans la bibliothèque, des livres : Zola. Thérèse de Lisieux. La correspondance de Van Gogh. Sur le bord de la fenêtre, tu as placé des pots de fleurs aux couleurs vives. Nous les aimons tous les deux.

Chaque chose est à sa place. Dans certains des tiroirs, il y a des choses que je n'ai pas le droit de regarder. Tu me les as interdites, mais je les désire quand même.

Chaque soir, c'est la même routine. Tu rentres du travail, et je sors de sous le lit. Tu t'assois sur une chaise dans un coin de la chambre et je rampe vers tes pieds chaussés de cuir. Tes chaussures sont belles, un cuir chic et distingué. Elles t'ont coûté très cher ; bien meilleures que celles que j'avais avant de te rencontrer, que je traînais toujours dans la boue. Je lave tes chaussures avec ma langue, agenouillé devant toi, jusqu'à ce qu'elles soient propres. Après, tu les enlèves et je lèche tes pieds aussi. Des fois tes pieds enflent un peu, et c'est bien leur seule imperfection. Quand je lave tes pieds, tu enfonces une aiguille en or dans mon oreille, et elle caresse mon tympan.

Tu pisses dans ma bouche ; ma langue brûle tandis que l'urine déborde aux coins de mes lèvres et recouvre mon torse blême. Je lève les yeux vers toi et le soleil m'aveugle.

Tu glisses une ampoule éblouissante et brûlante entre mes lèvres craquelées, tu l'enfonces le plus loin possible dans ma gorge. Tu m'obliges à garder les lèvres fermées. Ma bouche est illuminée et je m'étouffe en pleurant comme un enfant. Ma bouche brûle de l'intérieur. Quand tu retires la lumière de moi, tu arraches des morceaux de ma langue, de mon palais et de mes joues, qui restent collés à l'ampoule et projettent de petites ombres chinoises un peu partout sur les murs. Tu les grattes et les laisses tomber par terre. Le sol est couvert des fantômes de ma peau.

Des fois, tu reviens avec d'autres. Ils sont toujours plus beaux et plus belles que moi. Tu les prends sur le lit, et vos cris de plaisirs s'entremêlent dans l'air humide. Je n'ai pas le droit de sortir de sous le lit. Quand tu les renvoies chez eux, tu les embrasses sur les lèvres et puis tu éteins la lumière.

Je me roule en boule sous le lit, la tête entre les jambes. Tu travailles dans ton bureau – son entrée m'est interdite. Je n'ai pas le droit de sortir de la chambre, tu me l'as dit.

J'ai oublié mon nom trois fois déjà. Je pourrais mourir pour toi.

Un soir, tu n'es pas rentrée. J'ai été pris d'une grande frayeur, seul dans le noir ; tremblant, je suis sorti par la fenêtre de la chambre, renversant tes fleurs. J'ai descendu l'escalier de secours, m'accrochant faiblement à son métal glacé, si différent de la chair de la chambre.

J'ai rampé hors de la ruelle. Soudainement, mes jambes semblaient prêtes à me porter de nouveau. J'étais guidé par une vie nouvelle. J'ai couru à toute jambe dans les rues obscures. J'ai cru que si tu me trouvais ainsi, hors de la maison, tu me battrais à mort en pleine rue, comme on battrait à mort un chien enragé, et je repousserais en hurlant ceux qui tenteraient de t'en empêcher.

C'était l'hiver. Je n'avais que ma veste élimée et de vieilles chaussures de toiles que j'avais ramassées au passage avant de partir. Mon pantalon était couvert de taches et flottait autour de mes hanches étroites. Mes mains étaient pleines de glace ; les gens se détournaient sur mon passage.

J'étais affamé de pain : en ton absence, je n'avais rien mangé. J'ai croisé des gens à qui je n'ai rien pu dire. Dans

les rues, les gens sortaient des bars, des appartements. Tous souriaient. J'ai bu avec eux un vin blanc au goût de pisse.

Derrière une haie de cèdres, j'ai vu une maison abandonnée ; un des panneaux barricadant ses fenêtres avait été défoncé, comme à l'aide d'un marteau géant. Prenant garde à ne pas abîmer ma veste sur les esquilles de bois, je me suis glissé à l'intérieur.

Dans la chambre, il y avait un homme, tout juste éclairé par un mince filet de lune. Il était entouré de seringues et souriait comme un enfant parmi ses jouets, un filet de salive au bord des lèvres. Sa barbe blanche était remplie de croûtes de morve, de vomi et de nourriture à demi mâchée. Les murs étaient barbouillés d'un sang brunâtre ; le sien, j'en étais convaincu. L'homme ne me regardait pas, il ne semblait même pas conscient de ma présence. L'urine gouttait de la jambe gauche de son pantalon marron raide de crasse. Son pied droit, dénudé, était amputé de tous ses orteils, sauf un, le gros. Ses pieds me faisaient peur. Ils étaient craquelés, usés, la peau recouvrant l'os comme un papier gras informe et craquelé.

Il me regardait sans me voir, moi comme une apparition, lui comme un spectre. La lumière sortait de sa bouche comme une petite fumée, hachée entre des dents pourries. L'homme était mourant ; il avait l'odeur d'une fleur, récemment taillée, douce et plaisante : une rose.

Mon estomac grondait, ma tête commençait à tourner. Je l'ai pris dans mes bras et j'ai murmuré des mots à son oreille. Il ne pesait plus grand-chose, comme vidé de sa substance. Je l'ai amené au lit, respirant son odeur. Il n'y avait pas de couverture, alors j'ai déposé ma veste sur lui, le recouvrant jusqu'au menton. Des marmonnements inintelligibles se faufilaient entre ses lèvres, des anathèmes autant que des bénédictions. Je n'y voyais plus rien, mes paupières à moitié occultées par la poussière et les larmes. Entouré de ténèbres, j'ai embrassé ses lèvres grises et fissurées.

Je lui ai ouvert le ventre avec un couteau rouillé abandonné sur le plancher. Il m'a regardé faire en silence pendant quelque temps, puis sa tête est retombée en arrière, laissant échapper un dernier souffle tremblotant, une petite cascade de lumière qui s'est élevée vers le plafond comme un nuage. J'ai voulu ramper à l'intérieur de lui, écarter ses tripes et vivre à l'intérieur de son corps, mais il était trop petit, je n'ai réussi qu'à faire entrer mes bras, mon torse, ma tête. Ses tripes ne sentaient rien, ou alors rien qu'une odeur d'eau et de sang, très distante. J'ai arraché son cœur et l'ai lancé plus loin. J'ai mis ma tête à sa place. Mon visage était barbouillé de sang, de merde et de chair.

Quand je me suis réveillé, des moineaux étaient entrés par les fenêtres cassées et me regardaient avec curiosité.

J'ai repris ma veste, sur laquelle le sang avait déjà séché, puis je suis rentré à la maison alors que le soleil se levait. La fenêtre de la chambre était encore ouverte. Après m'être complètement déshabillé, j'ai déposé mes vêtements, soigneusement pliés, dans le panier à linge. Puis j'ai rampé sous le lit, le couteau étroitement serré contre ma poitrine.

Et j'ai attendu ton retour.

Enfant, j'avais peur des vieux et de leur intimité

L'accès à leurs corps était inévitable.

Revoir Georgette

Michel dormait en bas, position centrale entre le garage, l'établi de menuiserie, la véranda et le jardin. Quand on demandait à Georgette pourquoi ils faisaient chambre à part, elle disait que mon grand-père ronflait trop fort. Les chambres, lieux où ma grand-mère nous voulait calmes, je m'en tenais le plus loin possible. J'ai très peu vu celle de Michel. Pourtant, ce n'était pas un lieu interdit. Souvenir très clair du jour où j'y suis allée vraiment, pour la première fois. Je suis avec Georgette. Elle allume le plafonnier. Sa lumière est très jaune, faible, et les volets restent clos. Nous venons pour qu'elle me montre les vêtements de Michel et que j'en choisisse quelques-uns.

Je vois un plafond bas, des rideaux de dentelle, une armoire ancienne en bois clair, un miroir en son centre, une petite chaise en bois, un lit simple très petit, apprêté et recouvert de laine orange, et dissimulé encore de linges dans des sacs en plastique transparent, en attente. Le long du lit, il y a une petite étagère de bois rouge, incluse dans sa structure, qu'il avait probablement faite de ses mains, comme beaucoup de ses meubles, et sur laquelle il y a encore un très vieux poste de radio en bois et tissu, ainsi que beaucoup d'autres bibelots et livres – surtout des romans policiers et des récits de voyage. J'ai la sensation d'un petit monde minimaliste, intime et chaud, proche de ce qu'il aimait, ouvert sur le dehors et la terre. Le jardin, c'était leur œuvre à

eux deux, même foutus, les genoux au sol, dans les fruits mûrs et le jus.

Enfant, j'avais peur des vieux et de leur intimité qui sautait au visage. J'ai souvent remarqué les déchéances de Michel et Georgette. L'accès à leurs corps était inévitable.

La première fois, j'avais sept ans, pas plus. Arrivée dans la cuisine, j'avais surpris mon grand-père vomissant les huîtres de Noël dans l'évier. Des années plus tard, il y avait eu nos veillés, et tous ses sommeils, face à nous, dans sa chambre d'hôpital. Mais jamais dans l'autre – car il était trop tard-, jamais dans l'autre toujours évitée, comme un surplus, comme un appendice de vérité et de douceur qui nous aurait achevés.

Aujourd'hui c'est le tour de Georgette. Relevant sa robe de chambre, pour nous montrer son corps nu et malade. Relevant sa jupe dans le couloir de sa maison, cinq minutes avant d'aller aux toilettes, pour montrer qu'elle y va. Georgette qui gémit, qui répète « maman ». C'est une supplique qui s'installe dès qu'elle fatigue. Il semble que la pudeur prend fin quand on vieillit, qu'elle meurt avant la mort. Il importe à Georgette de se montrer. C'est une validation de sa vieillesse dans le regard des autres. Souffrance et retour du puéril. C'est tellement peu, ce qu'elle a pu être. Elle m'a souvent dit, alors que j'étais une jeune fille, qu'elle ne voulait pas vieillir, qu'elle ne supportait plus sa peau chaque jour un peu plus ridée, ses mains chaque jour plus invalides, ses jambes toujours plus gonflées. Au milieu de ses démonstrations morbides, au milieu de son rôle et de son essence de vieille, qu'elle revendique comme les uniques définitions d'elle-même, elle s'étonne encore de son état. Souvent, elle sursaute et s'exclame : « oh mais je suis foutue ». Elle se met alors à pleurer. Je ne sais pas si elle nous dit cela pour qu'on la contredise, dans l'espoir qu'on la rassure, ou si elle oublie vraiment la réalité de son état.

Georgette nous demandait toujours dans quelle chambre nous voulions dormir. Elle en avait deux à l'étage, rose ou bleue. Petite, je ne comprenais pas leur agencement étrange et leur polarité. J'y dormais mal, inquiète.

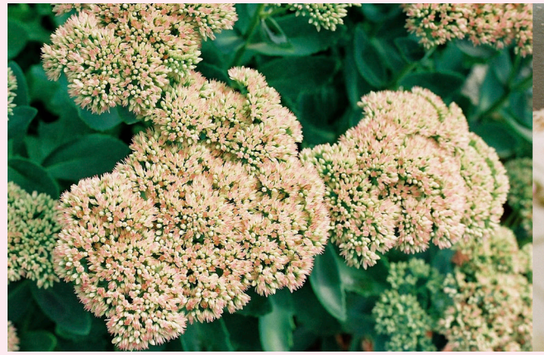
Les chambres étaient remplies de taies d'oreillers brodées, d'initiales de famille sur le coin des draps, de lustres en verre devant donner l'illusion du cristal, de grosses armoires où s'accumulent le linge des six ou sept dernières décennies, de boîtes à bijoux, de boîtes à musique avec des danseuses qui tournent au milieu, d'images de dauphin, de peluches, de miroirs, de napperons sur les commodes, de rideaux de dentelle, de chaises sur lesquelles sont tendues du tissu baroque, de patères sur lesquelles reposent des robes de chambre en laine ou en soie, deux lits énormes, en bois massif, avec ce qui me semble comme dix couvertures les unes sur les autres, le tout encore enrobé d'une couette uniquement décorative. Un millefeuille de confort pour une enfant de la guerre. Un *trip* à la *Sissi Impératrice*. Elle en avait la cassette et me proposait souvent de regarder ce film ensemble. Elle aimait beaucoup Romy Schneider, qu'elle imaginait comme la princesse effective de l'Autriche. Soit elle ne lui connaissait pas ses rôles plus sombres, soit elle avait décidé de les nier. Un jour elle m'a dit, comme ça, que pendant son enfance à la ferme, l'hiver, ils dormaient sur des briques bien lisses, qu'ils les chauffaient près du feu chaque soir et qu'elles gardaient un peu la chaleur, juste assez pour s'endormir. Au réveil, les pierres étaient glacées.

Cet été, ma mère et moi allons rendre visite à Georgette. Cela fait six mois que je ne l'ai pas vue et je viens de rentrer du Québec. Je peux dire qu'elle a un peu plus souffert parce que quand je la revois, son visage est différent. Des rides lui sont apparues sur ses joues habituellement fermes et rouges, sur son front. Son visage est émacié, son corps est devenu maigre. Elle ne porte plus ses lunettes, ni ses bracelets qui lui maintenaient les poignets. Elle me demande si je la trouve beaucoup changée. C'est la première fois qu'elle veut savoir, curieuse de cette dernière transformation de son corps. Peut-être l'aime-t-elle, au fond, cette nouvelle chrysalide.

On fait un barbecue. Ma mère n'est vraiment pas bien. Elle aussi a changé, à force de s'occuper de Georgette. L'enfant unique et la mère seule, éternelles. Georgette commence à s'agiter, à manger debout, car elle souffre trop, dit-elle. Elle mange très peu de viande. Elle n'est pas là, avec nous, et elle gémit. La viande, cela a pourtant été la récompense d'après-guerre, l'abondance possible et embrassée. J'ai connu Georgette avide, salivant goulûment, la mangeant avec les doigts, encore et plus, devant nos yeux écœurés et nos estomacs clos. Georgette commence à crier, dirigeant sa souffrance sur ma mère. On finit par lui dire d'aller faire une sieste. À ma grande surprise, elle le fait. Nous la conduisons dans sa chambre et ma mère part faire la vaisselle. Georgette s'est couchée devant nous et a laissé la porte ouverte. Je faisais pareil quand je dormais chez elle. Prendre bien soin de laisser toujours la porte ouverte. Les effluves du café préparé par ma mère forment un appel d'air rassurant. Je regarde le petit corps de ma grand-mère, tel qu'il est, tourné sur le flanc, de dos, instantanément porté par le sommeil, levé par un tout petit souffle. Dans sa main, elle tient un petit réveil en plastique, sonore. Son mouchoir est posé à côté d'elle sur le drap. J'ai peur qu'un monde ancien s'efface. À nouveau, je regarde la pièce, sa belle désuétude. ◦

ENTRE LE CUIR DES MAINS ET LE MUR DES OS, NOUS HABITONS ;
LA CHAMBRE À AIR, LA CHAMBRE À EAU,
UN MICROCLIMAT SUR MESURE.

FLOWERNAP



DIRE QUE CES CHOSES-LÀ FANENT…

DEUX UNIVERS PLUS LOIN

GRANDIR, C'EST AUSSI CARESSER LES VERTÈBRES D'UN ENFANT
QUI NE SAURA FUIR SON DÉCÈS.

Oasis

Comme beaucoup d'entre vous, je suis bien loin de chez moi ici à Montréal ; je ne parle pas uniquement de distance, mais aussi d'être livré.e.s à soi-même, sans personne pour s'assurer que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, ni d'ami.e.s de longue date envers qui se confier en faisant tomber les masques. Pourtant, suffisamment de temps s'est écoulé depuis mon arrivée dans la métropole québécoise que je songe à y acheter une maison. Ne serait-il pas temps que je m'y sente chez moi ? Heureusement, cette année, j'ai eu la chance d'avoir une chambre d'une taille convenable après une année dans une résidence étudiante suivie d'une autre dans un grand placard ; ainsi j'ai enfin pu aménager ma chambre comme je le souhaite plutôt que de devoir me contenter d'un caphar-naüm dans lequel s'empilent mes biens. Voilà donc le sujet de cette pensée : cette petite oasis de chez-nous que constitue notre chambre dans cette contrée lointaine qu'est la vie indé-pendante, où nous avons atterri, pour la plupart, en solitaire.

Je pense que, bien que l'on peine à l'avouer à voix haute, nous sommes rarement complètement confortables dans les situations sociales quotidiennes auxquelles nous sommes confronté.e.s. Qui n'a jamais ressenti ce sentiment de frustration éprouvé lorsque l'on croise une connaissance qui interrompt la plénitude notre pause déjeuner durement méritée ? Qu'en est-il de ces conversations que l'on se force à avoir alors que l'on tra-vaille sur un projet en groupe avec de parfait.e.s inconnu.e.s ? N'avons-nous pas tou.te.s survécu à ce silence assourdissant qui pèse après un différend pour une histoire de vaisselle ? Et que dire de ce souhait que nous éprouvons lorsque l'on espère qu'un.e tel.lle ne nous ait pas remarqué dans la rue, nous menant même parfois à changer de trottoir ?

Heureusement, il y a bien quelque part que l'on peut décorer comme il nous plaît, contrairement à ce salon où sied l'ignoble tapisserie de notre colocataire. Quelque part où l'on peut fermer la porte et être immédiatement transporté.e de ce logement partagé à la sécurité de notre petit refuge. Quelque part où l'on peut déambuler nu.e en hurlant les paroles de notre chanson préférée, protégé.e par notre porte que personne n'oserait ouvrir sans y être invité.e.

Il est intéressant de noter que, confronté.e.s à cette jungle urbaine, un si petit îlot de chez-nous suffise à nous ser-vir de sanctuaire. Par ailleurs, la frugalité de la chambre dont la majorité d'entre nous nous contentons, l'intense sentiment de soulagement qu'elle nous apporte, ainsi que la pression qu'elle nous épargne, soulèvent des questions quant au bien-être et au confort social de notre génération.

(Quant à ce.lles.ux qui ont le malheur d'avoir une chambre partagée, mes condoléances.)

Nu couché, les bras ouverts

Nue, couchée, les bras ouverts, elle a les yeux fermés et un sourire en coin. Ses lèvres sont rouges et ses paupières noires. Je la regarde, du côté de la fenêtre du fond de la chambre. La flamme d'une bougie danse sur la table de nuit et les rayons du soleil passent à travers les stores fermés de la fenêtre au-dessus du lit. De la poussière flotte dans la lumière. Contre le mur, il y a un portrait en noir et blanc de Freud, celui avec son cigare. Quel sérieux, ce portrait de Freud ! Mais moi, je la regarde, elle, comme ça, elle qui est couchée sur le lit, et moi qui est à poil, contre la fenêtre du fond, à côté d'une reproduction d'un nu de Modigliani. J'ai l'impression qu'elle ne respire plus. Le silence dure une minute ou deux. Et puis elle me dit :
« Jacob. J'aime pas quand tu fumes dans la chambre. Ça me fait mal aux yeux. »

J'éclate de rire et me dirige à la salle de bain. Je ferme la porte derrière moi et m'assois sur le comptoir du lavabo. L'on cogne. Le lit est directement derrière le mur. « Mais oui, je t'aime », que j'entends Dolores crier. Je fais balancer mes jambes dans le vide et regarde ma cigarette qui se consume. Après l'avoir terminée, je la jette dans la toilette et tire la chasse. Je fais couler l'eau et me regarde dans le miroir. Il n'y a qu'une seule lampe dans la salle de bain, avec une grosse ampoule qui pointe directement sur ma tête, comme un petit soleil. Je ne vois rien de nouveau.

Quand je sors de la salle de bain, elle est assise contre le mur, recouverte d'un drap, son ordinateur portable est ouvert devant elle. Je sais ce qu'elle fait. Elle me regarde avec un grand sourire. Je crois que c'est à cet instant que j'ai commencé à la détester. C'est à cause de son sourire. Peut-être que je la détestais avant. Je la connaissais déjà bien. Je lui envoie un clin d'œil et marche vers le petit meuble à côté de mon bureau, là où je range mes carnets d'écriture. J'ouvre le premier tiroir et fouille un instant. Je sors un carnet et ouvre une page, au hasard, et lis sans faire attention. J'entends derrière moi Dolores qui tape quelque chose sur son clavier. J'ouvre le deuxième tiroir et je trouve tout de suite ce que je cherche. Je le referme et je vais me coucher à côté d'elle.

Elle pousse le portable au bout du lit. Elle s'allonge et j'enlève le drap. Je m'approche près d'elle et place le vibrateur au niveau de son clitoris. Elle frémit. Cela dure quelques instants. J'arrête de l'embrasser et ouvre mes yeux. Dolores ne me regarde pas : elle garde les yeux complètement fermés. Je jette un coup d'œil vers ma queue : je ne bande pas. Elle me demande de l'embrasser.
« Tu es excité ? qu'elle me demande, les yeux toujours fermés.
— Oui oui. »

Elle respire de plus en plus profondément, maintenant, et elle plante ses ongles dans mon dos. Je continue de l'embrasser mais je n'en ai pas vraiment envie, j'ai l'impression d'embrasser un cadavre. Elle me repousse. Je lève mon regard vers le mur : Freud nous regarde. Je ne le trouve plus autant sérieux, qu'interrogateur. Dolores commence à pousser des petits cris, et ses jambes tremblent. Je ne bande toujours pas. Je ne voulais pas l'avouer, ni à elle, ni à moi, mais je me sentais profondément seul. Je ne voulais pas…

Juste avant d'atteindre l'orgasme, elle repousse le vibrateur. Elle me regarde, avec ses yeux pleins d'eau, avec ce visage grave qu'elle garde lorsqu'on fait l'amour. Elle m'embrasse et je passe mes mains sur son corps. Et puis, elle me soupire, à l'oreille : « veux tu voir ce que j'ai trouvé ? » Je ne sais pas quoi lui répondre. Je sens le bout de ses doigts sur mon sexe mou, je les regarde, ses doigts et mon sexe, je trouve toute la scène pathétique. Je ne sais pas quoi lui répondre, et elle commence à s'en rendre compte, je le vois dans ce petit sourire qui commence à se glisser sur ses lèvres. Elle me donne un coup de coude. Je veux tout arrêter, je veux la mettre dehors, à grands coups de pied au cul. Mais je me relève et tends mon bras vers le portable.

Je m'étends à côté d'elle et pose le portable sur ma jambe gauche et sur sa jambe droite. Je l'ouvre. Elle sourit encore, mais ce n'est plus le même sourire qu'il y a quelques instants, quand je ne savais pas quoi répondre. On dirait un enfant. Un enfant à qui on achète des bonbons. Quand le site est complètement chargé, elle éclate de rire. L'ordinateur chauffe sur ma jambe. Elle pointe du doigt et je clique. Une fille exotique, avec de gros seins et de grosses fesses, pleine de maquillage, suce une énorme bite avec, en arrière-plan, une musique d'ambiance. Dolores s'empresse d'avancer la scène pour voir la fille se faire mettre par derrière pendant que l'homme lui tire les cheveux.
« Tu aimes ça ? Je lui demande.
— Oui.
— Tu aimerais que je te baise comme ça ?
— Oui, beaucoup ». Et puis, elle ajoute : « Mais tu sais, ça ne m'excite pas autant qu'avec toi ».

J'entends un petit clic et puis une vibration, sourde, que je sens contre ma jambe. Je jette un coup d'œil sur mon propre corps et je remarque la pâleur de ma peau et de ma queue, ma queue qui est encore complètement molle. Tout est mou en moi. Le ventilateur de l'ordinateur rejette tout l'air chaud de son moteur sur ma jambe. Dolores ne prête pas attention à moi, tout ça arrive sans qu'elle se rende compte que je ne veux pas. Peut-être, en fait, s'en est-elle rendu compte, et cela la poussait à continuer. Je lève mes yeux vers la reproduction du Modigliani accrochée au mur. La jeune femme, au corps élancé, elle aussi avec de gros seins et de grosses fesses, ferme les yeux, un petit sourire en coin. Je la regarde alors que les faux cris de jouissance de l'actrice porno retentissent dans ma chambre, s'arrêtant de temps à autre, laissant les gémissements à Dolores prendre le dessus.

J'aperçus pour la première fois le tableau dans une galerie d'art de Montréal, et je crus voir le corps de Dolores. Nous allions à l'université ensemble mais n'étions qu'amis. Je ne la connaissais pas encore. J'ai accroché le tableau au dessus de mon bureau et j'admirai le nu, la couleur, les yeux, le manque de mouvement, cette image pour toujours figée, les yeux toujours fermés, les yeux qui ne se rouvriront jamais, le sourire en coin qui ne se brisera pas, les formes qui ne bougeront pas, qui ne deviendront pas quelque chose d'autre. Je la regardais quand je passais du temps avec moi-même. Il m'arrivait aussi de la regarder après l'amour avec d'autres femmes.

Et là, alors que je sens cette vibration contre ma jambe, que j'entends ce bourdonnement au fond du lit, je me demande : « est-ce que j'ai voulu Dolores à cause du tableau, ou le tableau à cause de Dolores ? » Mon métier ne m'amenait pas beaucoup d'argent et pourtant je n'ai pas pu m'empêcher d'acheter le tableau. Je me rappelle d'avoir ressenti une sorte de douceur, le droit et l'accès à une intimité qui m'était encore interdite. Et après l'amour, avec les autres, je voyais Dolores contre mon mur. Mais quand je croisais Dolores à l'université, le nu de Modigliani ne me venait pas à l'esprit. En pensant, je croise Freud contre le mur. Son regard est ancré dans le miens, et je crois comprendre son expression. L'expression de quelqu'un qui vient de résoudre une énigme, ou une question, la question, quelqu'un qui a répondu, en lui-même, à cette question qui flotte autour de nous tout le long de notre vie. Des mots flottent autour de moi, comme des oiseaux nocturnes dont on ne perçoit que les contours. Malaise dans la civilisation.

Elle jouit bruyamment, maintenant, et je perds le fil de mes pensées, je n'ai pas le choix de me détourner de Modigliani et de Freud. Elle tire mes cheveux vers elle. Après quelques instants, je recule mon visage et je reprends mon souffle. Elle grimace de douleur, sans me regarder, et me demande à nouveau de l'embrasser. Elle ferme les yeux et se tient sur le dos comme le Modigliani. Je regarde au-dessus de mon bureau : c'est Dolores que je vois. Ma queue durcit, je n'y pense même pas. Je n'entends plus les cris de l'actrice pornographique. J'embarque sur Dolores et pousse de mon pied le vibrateur. Ce n'est qu'après que je pu entendre à nouveau le bourdonnement. ◦

Indésirées

Première chambre

Je suis restée plus longtemps que la normale dans son ventre. Elle n'a jamais voulu accoucher de moi, m'a laissé mariner dans sa planète-ventre me gardant à l'abri dans le nid. Séquestration dans l'alcôve de chair. Trop tard elle n'a plus voulu que je sois là. Ses yeux sont devenus le filtre des miens. Ses ongles rongés, angoisses brossées, me râpaient le dos en forme de berceuse. Nourrie d'incohérences dissonantes. J'ai grandi au ralenti, enfermée à l'intérieur, dans la première chambre. Deux dans un dans ce bain jusqu'à quand, en morceaux d'épuisement l'éclatement. C'est une odeur de chaleur qui flotte dans cet espace qui est devenu notre corps. Je n'ai pas d'anniversaire mais je mesure trois ans je lui déforme la chambre. L'alcôve bientôt funérarium. Je crie dans les tunnels de ses os qu'il est temps. Temps d'essayer les trous qui ont poussés sous mon front. Temps de démantibuler le nid qui m'asphyxie. Elle a trop peur et fait semblant de ne pas m'entendre. Mon cri nous endort.

Par effraction

Quand je souris, c'est imperceptible. J'ai l'air de te fixer à l'envers. J'ai peur de t'effrayer. Mais tu ne me vois pas. Tu n'as pas remarqué mon absence de sourire. Absence fantomatique en plein visage. Je ne peux que découper ton dos dans le ciel avec mes cils.

Dans l'entre-deux des somnambules, je rêve éveillée, je vis endormie. Je rencontre tes fossettes dans le visage d'un ours dessiné, tes sourcils dans les arêtes de ma table de chevet, la courbe de ton épaule dans celle de la poignée de porte de ma chambre verrouillée.

Quatre grains de sable coincés dans le chapeau de paille accroché. Souliers jaunes oubliés dans les endroits égarés. Une odeur de nuit, un souvenir d'été. Je me souviens que tu me disais *Ton nom m'échappe, m'a échappé.* À chaque fois qu'on se revoyait. Attends. Tu as oublié de souffler les bougies. Tu fais semblant de ne pas m'entendre tu ne m'attends pas. Tu as oublié de m'envoyer tes signes vitaux. Tu tournes ton dos, encore.

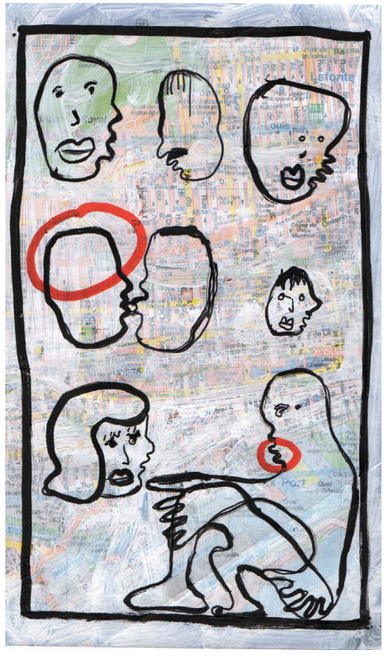
Je cours plus vite derrière toi. L'accélération aussi imperceptible que mon sourire. Tu ne nous vois pas. Les plis de mes rideaux toujours ouverts sont figés. Je te guette ne pas me trouver, ne pas chercher à m'observer. Je ne dormirai plus.

Hier tu as oublié mon anniversaire. J'ai cassé les carreaux de ta fenêtre. Mes mains se sont faufilées, ont trouvé le verrou.

Toujours éveillée, j'ai coupé ma canine en huit morceaux inégaux. Le peu de lucidité s'est effrité. J'attends depuis trop longtemps la fée des dents. La peinture encore fraîche sur les murs de ta chambre se souviendra des empreintes de mes dix doigts. Au contraire de toi. ◦

Les endroits où je me suis fait mal cette année

Je suis tombé à la hauteur de la 5e avenue sur la rue Masson, et de la 18e, et sur Charlemagne. Au coin Dandurand et des Érables. Un peu plus bas sur des Érables, vers Laurier ou Saint-Joseph. Je suis tombé en arrivant au 3e étage de l'appartement sur Pie-IX. En ouvrant la porte, après la dernière marche, sur le tapis en damier. Je me suis fait mal dans le dos sur une table de nuit, au genou droit sur le trottoir, au cœur sur une pinte de 50, à la gorge dans la toilette, aux yeux dans ma chambre, à la bouche sur une voiture qui a pas bougé quand je l'ai frenchée avec ma face à 30 km/h, à vélo. Les rues, et les filles, sont les seules à m'avoir vu. Celles que j'ai rencontrées en même temps que mes blessures. J'ai balayé Masson au complet avec mon corps. Et j'ai couché chaque égratignure, mal de dos, mal de cœur, gorge brûlée, bouche enflée dans ma chambre, sur mon lit, et je les ai endormis pour la nuit. L'heure à laquelle ça arrive, c'est important : quand ça tombe. Pour raconter l'histoire à mes amis, à ma famille, à l'hôpital, à l'infirmière, de qui je suis amoureux, mais elle, elle veut juste savoir si mon corps va bien ou mal.



« C'est arrivé à quelle heure ? »

Je suis revenu d'un événement tôt ce matin, et j'ai fait du vélo saoul sur Saint-Zotique. La route était pleine de mauvaises idées : j'ai enlevé mon chandail en roulant. L'infirmière est pas impressionnée, mais la fille que j'embrassais plus tôt au party trouve ça pas pire. Elle trouve un peu tout et n'importe quoi en me regardant dans les yeux. Moi je vois rien ni dans ses yeux, ni le char parké devant moi. Elle me trouve beau, qu'elle me dit, même quand je suis étendu à terre avec mon vélo et que je lui dis qu'il faut que j'aille à l'hôpital parce que j'ai fait une commotion cérébrale. Elle me dit « Oui, le commotion, c'est comme le plus belle de rencontre, mais ça frappe fort. On se rencontre à six heures ce matin, quand le soleil se lève, on s'embrasse, mais je verrai toi, plus jamais. » Elle a un gros accent. Je trouverais ça beau normalement, mais là j'ai peur de saigner du front. J'ai peur d'avoir fait un gros accident.

« C'est arrivé à quel endroit ? »

Dans une chambre sans tapis. Le lit sieste, mais se rappelle plus du sommeil. Un lit d'où on ne peut que tomber. Le plancher qui questionne tout, le soleil qui casse le cou, le corps qui demande pardon. J'aurais pas dû boire autant hier. C'est qui ce gars-là sur le lit ? Je l'ai habillé, j'ai bien fait, il était tout nu. Un drap contour comme rideau. C'est une voile de bateau qui gonfle quand le vent passe par la fenêtre. Le vent passe pas souvent. J'ai chaud, et c'est pas une chambre dans laquelle je devrais être en ce moment. Pourtant, je me sens bien, sauf pour mon dos. Je suis tombé durant la nuit, nu sur le coin de sa table. La cicatrice fait un point d'interrogation quand je la vois dans le miroir, comme si la question se posait juste à moi : « Qu'est-ce que t'as fait là mon gars ? »

Un tatou en bout de peau arrachée pour me rappeler chaque morceau de corps qui fait mal. La gorge flambée après trois Sambuca brûlées, mon genou râpé sur le sable du trottoir, la commotion de nos bouches enflées, une hernie discale, conséquence d'une guerre contre une envie de chier.

« Vous avez appelé les services d'urgence ? »

Oui, j'ai appelé la police, mais je suis tombé sur la boîte vocale.

« Allô, c'est la police, on n'est pas là pour le moment, laissez-nous un message après le bip ». Après l'accident, je me suis couché dans ce que je croyais être du gazon. J'ai des rougeurs parce que c'était des orties. J'ai des douleurs parce que j'ai tout amorti. Je suis rentré chez moi, dans ma chambre, celle où j'aurais dû être hier. Je me suis changé, j'ai habillé tous les meubles, qui sont sortis cruiser les vidanges pour nous laisser, ma chambre et moi, tout seuls. Il me reste juste le lit, je me suis couché à côté pour pas le déranger. Je me suis demandé, comme à chaque fois où je me suis couché là : qu'est-ce qui s'est passé pour que j'aie aussi mal ?

« On va vous donner des Tylenol, mais c'est rien de majeur, vous allez pouvoir rentrer chez vous. » ◦

Misplaced

Une jolie maison au toit de chaume se dresse au milieu d'un jardin planté d'arbres fruitiers. Ses murs sont recouverts de chaux et chaque jardinière posée sous les fenêtres manque de s'écrouler sous le poids des fleurs.

Danger.

Un petit chemin de dalles blanches relie la maisonnette au portail peint d'une jolie couleur crème. L'herbe rase d'un vert profond semble miroiter au soleil de cette fin d'après-midi. Un autre chemin, partant de l'arrière de la maison, mène depuis ce qui semble être la porte de la cuisine à une petite terrasse ombragée de poiriers et de pommiers. La jeune fille remarque également des cerisiers en fleurs, des pruniers ainsi que des abricotiers. La clôture est bordée sur tous ses côtés de fraisiers et de framboisiers dont, chose étrange, les fruits sont déjà mûrs. Les senteurs de muguet, narcisse, et lys, s'ajoutent à celle des roses, jasmin et chèvrefeuille bordant la maison.

Danger.

Le visage de la jeune fille se détend imperceptiblement à l'instant où elle sent, portée par l'air, une odeur de fondant au chocolat et de lavande, accompagnée de miel et d'amande. Doucement, elle pousse la porte de la maison et s'avance.

Danger.

Devant elle, un escalier de bois clair recouvert d'un tapis beige s'élance vers un étage clair, illuminé par le soleil de la fin d'après-midi. À sa droite, un petit salon l'accueille avec sa cheminée allumée et ses fauteuils moelleux de couleur beige et vert amande. À sa gauche, une salle à manger aux meubles de bois clair et aux tentures couleur lavande donne sur une petite cuisine peinte dans les tons gris clair. Des gerbes de lavande disposés çà et là s'échappe l'odeur qu'elle avait perçue quelques minutes auparavant. Passant dans la cuisine où cuit un gâteau au chocolat, elle découvre sur sa droite une petite salle aux murs tapissés d'étagères chargées de livres. De gros fauteuils au cuir marron élimé, au milieu de la pièce, semblent l'attendre.

Danger.

Retournant en arrière, la jeune fille gravit les escaliers silencieusement, comptant les marches. Il y en a exactement vingt. Elle avance dans un couloir feutré, ouvrant les portes qui le bordent les unes après les autres. Une première pièce aux tons beiges, avec sa salle de bain. Une deuxième, dans les tons bleus cette fois-ci, disposant elle aussi d'une salle de bain. Et enfin une troisième, dans les tons lavande, possédant un petit balcon donnant sur l'arrière de la maison ; elle ne l'avait pas remarqué.

Cette maison me rappelle ma grand-mère. Ce fondant au chocolat qui cuit en ce moment a exactement la même odeur que le sien. Du chocolat mélangé à un soupçon de

poudre d'amande. La cuisine a la même odeur que celle de ma grand-mère ; le miel mélangé à la lavande, dont les bouquets imposants sont disposés partout dans la maison. Tout est pareil, à une exception près. Le vide de la maison contraste avec le bruit et l'activité présents dans mes souvenirs.

Danger.

Un gâteau cuit dans le four de la cuisine, et pourtant la personne qui l'a préparé n'est pas là. Deux personnes vivent ici, au vu des quelques traces éparpillées dans la maison, mais elles semblent avoir disparu, et aucune trace de voiture ou de quelque transport que ce soit n'indique un départ récent. Et cette fatigue qui m'accable depuis que je suis arrivée ici.

Danger.

Ce n'est pas normal. Tant de questions se bousculent dans ma tête. Comment suis-je arrivée ici ? Pourquoi cette maison est-elle la réplique parfaite de celle de mes grands-parents ? Et pourquoi y suis-je toute seule ?

Le plafond au-dessus de moi est blanc. Dans le couloir, il est beige. Ce n'est pas normal.

Je me redresse lentement et regarde autour de moi. Je suis allongée dans un grand lit, posé au milieu de la pièce aux tons beiges. Comment suis-je arrivée ici ? Toujours la même question. Et jamais de réponse. Décidant de profiter de cette maison dans laquelle je ne semble déranger personne, je me dirige vers la salle de bain, dans l'idée de prendre un bain chaud et mousseux, dans lequel je pourrais réfléchir à ma situation, et peut-être me détendre.

Danger.

Une surprise presque morbide m'attend. Un bain identique à celui que j'avais imaginé, avec pétales de roses et huiles essentielles, a été préparé dans la salle d'eau adjacente à la chambre. Troublée, je décide tout de même d'en profiter, me rappelant que cette maison est vide, et essayant de me convaincre que je n'y cours aucun danger.

Danger.

Je me glisse avec délectation dans le bain, et repense aux quelques dernières heures. L'arrivée devant la maisonnette et son jardin, qui ont directement rappelé à ma mémoire mes grands-parents. L'envie de fondant au chocolat comme le faisait ma grand-mère que cela a réveillé au fond de moi, et que je ne réalise que maintenant. La découverte de cet intérieur en tous points semblable à celui de mes grands-parents, puis celle du gâteau au chocolat dans le four. La chape de fatigue qui s'était abattue sur moi, alors que je tentais de trouver des réponses à mes questions. Mon réveil dans un lit frais et moelleux, sur lequel je ne me rappelais pas m'être allongée. Mon envie soudaine de me plonger dans un bain chaud. Et l'apparition de celui-ci dans la salle de bain, au moment même où j'entrais dedans.

La jeune fille est immobile dans son bain. Ses yeux sont fermés. Son visage détendu. Deux pupilles bleues apparaissent dans la pénombre de la pièce. Dilatées par la peur. Le corps de la jeune fille se recroqueville dans un soubresaut, son visage se tend, sa bouche s'ouvre. Un long cri retentit.
Déchirant.
Il monte dans les aigus.
Il décroît lentement.
S'éteint totalement.
Silence.

Je suis anesthésiée. Plus rien ne m'étonne. Pas même le pantalon de toile, la tunique de coton et la paire d'épaisses chaussettes antidérapantes qui m'attendent sur le lit. Mes pas me guident vers la cuisine, où je pense très fort aux petits déjeuners de vacances que me préparait ma grand-mère. Immédiatement, une omelette, des tartines beurrées et un jus d'abricots se matérialisent sur la table centrale. J'avale le repas en un rien de temps, ne pouvant m'empêcher de noter un certain goût amer dans le jus, comme si des médicaments y avaient été rajoutés. J'ai à peine le temps de me lever que le couvert a déjà disparu. J'ai besoin d'air. Dans le jardin, des pétales de fleurs ont recouvert le sol, dissimulant le vert de l'herbe par un joli rose pâle. Pourtant, les arbres semblent écrasés par le poids de leurs fleurs. Je me dirige vers le portail, désormais caché par une haute haie. L'ouverture force un peu, comme si des années s'étaient écoulées depuis mon arrivée dans la jolie petite maison. Je donne un grand coup, et le portail s'ouvre.

Vide. C'est un vide complet qui m'attend de l'autre côté du portail. Un brouillard gris sans fin, auquel je ne peux pas me raccrocher, et sur lequel je ne peux pas avancer. Je retourne dans la maison. ◦

Photo Monse Muro et Peter Hostak

Hillbilly Night

En entrant, l'odeur du vieux carton humide m'est familière. C'est le parfum d'un sous-sol coincé dans une autre époque. Chaque chaise, table et mur partagent les mêmes tons de brun, jaune et beige. Ces couleurs semblent ajouter au parfum ambiant. Mon regard croise celui d'une femme, la plus jeune du bar. Elle me salue amicalement, « Êtes vous là pour le *Hillbilly Night* ? ». C'est Violette, une femme de 72 ans qui travaille au bar. Avec un accent unique, elle m'offre le spécial de la soirée : un seau de bière et deux œufs au vinaigre qui marinent depuis toujours dans un pot de cinq litres. Le menu est écrit grossièrement à la main derrière celui-ci. Après quelques minutes, Violette me parle de la ferme où elle a grandi et de ses trois fausses couches. Elle tourne l'attention sur moi en bégayant : « Sais-tu danser ? Mariée ? Des enfants ? Fais-tu des marinades dans le vinaigre, toi aussi ? Tu viens d'où ? » À la fin de notre discussion, elle conclut en disant : « Reste jeune, les jours dorés sont courts. »

Cette série de photos explore l'univers du *Hillbilly Monday Night* au Wheel Club situé dans l'ouest de Montréal. Figés dans le temps, les personnages de ce demi-sous-sol expriment leur nostalgie collective par le son du banjo, la danse carrée, les tenues westerns et des bols de chips servis avec tendresse. Ils dansent jusqu'à l'aube depuis 1966.

Quand nous c'était tout

Je passe devant ta maison. Je l'appelle encore comme ça. Elle est à vendre tes parents vieillissent et déménagent dans un condo, moins d'entretien. La pancarte avec la gueule immatérielle d'un agent au sourire en plastique. Visite libre. Je suis submergé par une envie irrésistible, comme ça, d'un coup. Stationne. Je frappe, timidement. Le même air béat que sur l'affiche, en veston-cravate, m'ouvre. Venez venez faites le tour monsieur n'hésitez pas si vous avez des questions c'est une demeure for-midable. Il dit ça comme dans une pub de savon. Je souris et commence à arpenter la résidence, la tienne, la nôtre, pratiquement. Tout m'est familier mais je joue l'étranger qui débarque dans la région. Je descends au sous-sol. Puis, en bas, dans le coin, au fond à droite, en face de la salle de bain. Ta chambre. Une tonne de souvenirs se jette sur moi, comme une bourrasque d'air chaud. Je dois mettre une main sur le cadre de porte.

Te souviens-tu ?

Ta face et tes cheveux frisés dans la porte-patio. Mes parents dorment encore. Samedi matin faites pas de bruit veut pas vous entendre rester calmes regardez la télé. On mâchouille nos Corn Flakes hypnotisés devant le dernier épisode de Goldorak qui fulguro-casse la gueule

à ses ennemis ou astéro-hache des robots diaboliques. On vibre avec Albator qui dégomme les terribles Sylvidres ou on rêve aux conquistadors en souhaitant leur cacher les mystérieuses Cités d'Or et les garder juste pour nous. Assis trop près de l'écran. Mais reculez z'aller vous brûler les yeux crierait ta mère, avec la lumière naissante de l'aube surprise de nous trouver debout. Autour de nous gisent les G.I. Joe, ils font la statue en attendant la fin de l'épisode et la reprise des combats sanglants dans lesquels ils ne meurent jamais. On est là, ensemble tous les deux, persuadés que ce matin petits bonshommes se répétera pour la fin des temps, comme notre amitié. Pour toujours.

Ma face et mes cheveux en brosse dans ta porte-patio. Parce que des fois, c'est chez toi que ça se passe. Tes parents plus laisser-aller ont des Count Chocula et des Froot Loops dans ton garde-manger Ali-Baba. Sésame ouvre-nous les boîtes avec des jouets de plastique qu'on se chamaille pour savoir qui en héritera. C'est toujours la poubelle, l'héritière, quelques jours après. Dans ton sous-sol tout en tapis océan pour les navires qui s'affrontent à coup de projectiles en caoutchouc retrouvés des mois plus tard par un aspirateur audacieux. Ta chambre tout seul en bas, déjà, et moi qui suis encore pris sur le même étage que mes parents avec mon petit frère. Des tonnes de bandes dessinées qu'on plonge dedans parfois pour ne ressortir qu'après le huitième appel désespéré que c'est l'heure de dîner. Mon visage piteux pour que ta mère appelle la mienne. Il peut rester à manger avec nous ? Mais non, il ne dérange pas, ça nous fait plaisir. Nos bouches sales de sauce à spaghetti. Regarde, un accident dans un tunnel. Eille ! Arrête avec ta blague dégueulasse ! Ta sœur. Qui ne comprend rien.

Il fait chaud on court partout sur nos terrains séparés par la clôture de maille, la petite porte au milieu et le son cling clang quand on la referme d'un coup. Ta mère à quatre pattes dans le potager à arracher de la mauvaise herbe, les filles jouent à la corde à danser sur ton entrée de pavés unis, personne ne nous voit. Parce que nous sommes espions, maîtres du camouflage à ramper sous les haies, sauter les palissades et nous cacher partout dans le quartier. Les limites des propriétés ne sont qu'une abstraction, tout espace franchissable est à nous, le dessous des balcons : nos planques, le toit des cabanons : nos miradors. Notre espace. Notre domaine. Le tien, le mien, nous deux. Seule la clochette torturée du gros vélo-glacière blanc nous extirpe de nos tanières secrètes. Le vendeur de crèmes glacées fait sourciller nos parents et nous transforme en vautours les harcelant jusqu'à ce qu'ils crachent le dollar qui leur gagnera la paix pour un temps et nous plongera dans les délices du Drumstick Revel Fudge dégoulinant.

Tu dors chez moi tes parents partis en soirée d'adultes ou peut-être autre chose qu'on se fiche bien d'éclaircir. On passe la soirée à jouer à ce truc chinois de bâtons enchevêtrés qu'il faut retirer un à un sans bouger arrête je te dis que ça bouge t'a perdu. On n'a pas l'ombre du début de l'idée de ce qu'est un jeu vidéo, pas parce qu'on grandit dans une secte grano, mais parce que ça existe pas encore, sauf un truc moche avec deux barres qui se lancent une balle que ton oncle nous a montrée l'autre jour. Rien pour accoter nos G.I. Joe pourtant ce soir en armistice parce que ça nous tentait pas. Le matin ma mère fait des crêpes il y a de la farine partout et on les arrose avec du sirop de la madame noire qui sourit parce que du vrai c'est bien trop cher. Quand ma mère nous pousse dehors pour qu'on se dégourdisse qu'elle dit, alors qu'elle veut avoir la télé pour elle toute seule, le gros camion de livraison arrive. Le monsieur porte une moustache et débarque des bouteilles de crème soda, des sacs de chips barbecue (pour mon père), nature (pour ma mère) et rien pour moi (sel et vinaigre, par pitié !). Le véhicule démarre dans son nuage de fumée et on le suit vers le boulevard sur nos bécanes. Il a quatre voies ça roule en fou, mais personne ne nous a jamais interdit de le traverser, un flou dans les règles dont on abuse allègrement. En face, le Perrette vend des pop-sicles à vingt-cinq cennes on espère qu'il restera des rouges ou des mauves.

Ton balcon est plus grand que le nôtre il rentre dessus une table et des chaises assez pour manger dehors. C'est là qu'on se retrouve les deux familles ton père le mien avec une bière, les mamans avec une coupe de blanc cheap du vinier. Ça fume et ça jase de plein de choses qu'on n'écoute pas. On mange du poulet qui flotte dans une sauce blanche et du riz sorti d'une boîte en carton avec un monsieur noir souriant aux cheveux blancs, peut-être le mari de la madame sirop. On bouffe comme des cochons parce que ta mère sa tarte aux pommes immense bourrée de cannelle et de cassonade. La soirée s'étire, la collection de disques de ton père, défilent des trompettes et des saxophones qui s'époumonent et les éclats de rire de nos mères. On se retrouve sous la table sous le balcon dans ton sous-sol aux balançoires partout sur le terrain. Le soleil s'étire dans le ciel de la banlieue les grillons s'égosillent les pattes dans le terrain vacant l'autre bord de la rue et tu prends ma main alors qu'on éclate de rire en courant comme des possédés sur la pelouse, en pyjamas. Le soir, on aura la permission de dormir ensemble dans ta chambre on jasera jusqu'aux petites heures et on se racontera les aventures du monde à venir.

Tous les matins si on se tire de la couche absurde
sans créativité aucune, sans joie, sans espoir,
la journée plus qu'à moitié abattue et morfondue,
on a envie, on a envie… de quoi ? faudrait savoir.

— William Cliff

Camera obscura

Depuis une semaine, je me balade dans les rues de petites villes de la Montérégie pour prendre des photographies. Ce sont mes vacances. Après, il me faudra retourner travailler, passer d'un contrat mal payé à un autre et abandonner qui je suis depuis une semaine, qui j'étais autrefois, au profit de qui je suis devenu au fil des ans.

J'ai étudié en photographie à Montréal. J'ai fait une technique au Cégep du Vieux. J'ai fumé des *bats* avec les néo-hippies, je suis allé à des soirées, j'ai bu de la bière *cheap* avec une sorte d'ironie fière et contrefaite – fierté d'être un *bum*, de manger mal, de *s'en crisser*. Je me prenais pour un Ivan Karamazov sur la *dope*, mais sans les délires théologiques.

On était six dans un cinq et demi, à se gratter à cause des punaises. Deux couples, une amie et moi – sans compter *x* punaises. Ça rend le questionnaire du recensement assez difficile, alors on ne l'a pas rempli. Les agents sont venus nous voir. On leur a posé la question. Ils n'ont pas su quoi répondre. Puis une d'entre nous a dit : « Six, on est six. » Ils sont repartis, sûrement en riant.

Après quatre ans, à force de bières, de nuits blanches et d'autres niaiseries, j'ai fini par obtenir mon diplôme. Ça ne m'a pas fait avancer dans ma carrière de GRAND ARTISTE pour autant. J'ai pu me trouver un emploi comme concepteur de sites web grâce à deux cours optionnels au Vieux. J'ai appris les grands langages et les principaux *frameworks* que chante Verlaine :

HTML, CSS, JavaScript,
PHP, AJAX, MySQL,
PERL,
Ruby on Rails, Python, XML,
Java, C# avec
DotNET.

Premier emploi : monter un blogue pour une organisation à but non lucratif. C'était un contrat de quatre-vingts heures, c'est-à-dire deux semaines de travail à temps plein ou quatre, à temps partiel. Mais j'ai dû me trouver second emploi, pour éviter d'être totalement précaire. Je travaille toujours dans un café, même si j'ai réussi à me faire un nom comme développeur web.

J'ai travaillé comme un fou.
J'ai pu mettre un peu d'argent de côté.
Je me suis loué un petit studio.
Je n'ai pas pris beaucoup de photographies.
Je me suis habitué à ce genre d'existence.
J'ai cessé de sentir.
Tout s'est aplati.

Alors je prends des photographies en Montérégie, pour vivre un peu. Et le soir, je rentre à Montréal, dans mon petit studio aux murs blancs sur lesquels j'installe les clichés que j'ai pris.

Le but : me faire croire que je suis un bohème, que je suis encore un jeune artiste, que je fais quelque chose de VRAIMENT CRÉATIF. Mais aujourd'hui, la bohème, c'est autre chose. Être un bohème, c'est devenu un privilège de bourgeois.

Je prends des photographies en Montérégie. J'habite mon appareil comme un escargot, sa carapace. J'entre, je ressors. Et je ne pense presque plus, sinon par aphorismes ou par vers, en attendant que la nécessité de me fondre dans le quotidien m'emplisse d'idées et de considérations futiles.

Je suis lucide.
Je sais que je suis déçu.
Je sais que j'aimerais être ailleurs.
Mais je prends des photographies en Montérégie. ◦

Photo Sophie Morro

LUXURY

Le Sofitel de Los Angeles était l'une des toiles de fond de la période, dans la vie de mes frères et moi, où nos parents étaient nouvellement divorcés. Mon père et sa copine nous emmenaient à Los Angeles, où l'on passait la fin de semaine à cet hôtel luxueux.

HOTELS

Malgré le service aux chambres et la splendeur environnante, mes frères et moi pouvions ressentir la tension familiale qu'accentuait et reflétait l'atmosphère parfois confinée de l'hôtel. D'une certaine manière, cette série découle de cette phase de mon enfance.

LUXURY

HOTELS

En prenant ces photos, je cherchais quelque chose d'à la fois familier et surprenant. Je visais à saisir l'étrange beauté de ces espaces et à les présenter comme des lieux habités par la mémoire des jours passés. J'espérais dépeindre un sentiment de nostalgie, des scènes où l'action avait déjà eu lieu et où il ne restait plus personne. Je recherchais un état d'esprit particulier, celui de l'intimité, de la solitude, de l'immobilité et de l'étrangeté. Le décor de chaque hôtel photographié encourageait l'évasion de la vie quotidienne par des plantes exotiques placées avec soin et des palettes de couleurs apaisantes. Certains espaces semblaient appartenir à un autre monde, comme s'ils existaient hors de la réalité, alors que d'autres donnaient l'impression d'un plateau de tournage. Il était intéressant, aussi, de s'imaginer combien de centaines de vies et d'histoires prenaient place, cumulativement et simultanément, dans ces chambres. Je conçois les hôtels comme des espaces publics où peuvent avoir lieu des moments intimes.

LUXURY

Ces photos ont été prises sur une pellicule de 35 mm, au Beverly Hills Hotel à Los Angeles, au Four Seasons Biltmore à Santa Barbara, au Fairmont Royal York Hotel à Toronto, aux Ritz-Carlton et Sofitel à Montréal. ◦

4 x 3 x 3,5

C'est un aéroport confortable où déposer son avion l'instant d'une soirée ou d'une vie.
C'est une colonie de vacances désertée pour toi et moi.
Un paradis impossible où l'ennui existe.
Des draps doux et sales qui m'appartiennent et qui traînent

Sur ce plancher que plusieurs inconnus ont piétiné.
Mon vol vient d'arriver.
Pas besoin de passeport pour passer la nuit avec moi.
Des photos, des souvenirs, du linge souillé dans de petits espaces.
Des odeurs souvent familières qu'on oublie rapidement.
Le prix du billet une fois par mois pour rester au même endroit.
C'est une valise.
Mes choses, mes précieuses choses.
Mes trésors réconfortants et encombrants.
C'est un nid :
Les avions aussi aiment s'en faire des nids.
Frôlons nos ailes de métal dans ce cocon qui nous rappelle nos mères.

Qui me rappelle ma mère :

Un rectangle,
Une boîte,
Une ouverture en forme de plafond,
Une porte en ciel étoilé infini et mystique.
Une fente.
Le confort du tout début,
Mes draps doux et sales en utérus accueillant.
Mon linge, mon précieux linge,
Éparpillé et froid,
Placenta abandonné.
Un aquarium-vivarium-parfois-capharnaüm,
Un cube fort,
Forteresse.
Un réceptacle où se faire bercer le temps d'une Lune.
Une grossesse de douze mois qu'on appelle bail,
En accouchement perpétuel de tous les matins,
Parfois rapide, sec, trop tôt,
Parfois paresseux et parfaitement tard.
Toujours ouverte pour moi, chaude,
Dévouée,
Comme les gens d'aujourd'hui ne savent plus l'être.
Elle n'est pas individualiste,
Elle n'est pas communiste,
C'est une chambre, elle fait ce qu'elle peut.
C'est une chambre comme une mère.
Ma mère.
Polyvalente comme l'aéroport de mes relations,
Chambre à la fenêtre en arbre,
Fille d'un appartement blanc et d'une ville bruyante.

(Chuchoté à l'oreille : – Montons, elle nous attend.) ◦

Saison mi-session

Ça fait quatre jours, quatre soirs, quatre murs
Que j'oublie qu'il fait encore beau

Mais tantôt Côte-des-Neiges orange cognait fort à la fenêtre

Enroulée dans mon vieux foulard
Parfum poussière
Mémoires à peine amères de
Rencontres humides

J'sors

J'veux voir l'automne avant qu'il parte
Avant que la grosse frousse refrappe

Un deux, un une, un vingt-cinq sous
Passeport pour le tour du Mont

Colombia

L'idée du départ dans le panorama de tes yeux
Je souffre la vue de ton lit
Ta valise comme une menace
Dans le haut du garde-robe

À Montréal
On rencontre des gens
Qui ne souhaitent pas y rester

De mon appartement encombré
Cadres fixés aux murs
Je mène une guerre aux souvenirs que tu laisses
Pneus de vélos mouillés sur mon plancher
Demain on effacera les traces

Surfaces est une exploration sculpturale de la répétition et des façons selon lesquelles transcende la signification par le billet de surfaces futiles d'espaces transitoires. Intéressé par la temporalité de l'expérience, j'ai créé des surfaces familières qui sont reconnaissables dans un certain contexte et les traces laissées sur celles-ci. Ces œuvres circonstancielles sont marquées par un intérêt pour les espaces éphémères et la route; des marques de semelles sur un plancher de bois, une clôture tordue par le choc d'une voiture ou des traces de pneus sur l'asphalte. J'ai recréé ou pris ces incidents hors de leur contexte afin qu'ils puissent être interprétés et contemplés. Ces surfaces sculpturales visent à explorer les notions de la photographie, de la peinture et de la sculpture sans être limitées par l'idée selon laquelle elles ont été développées.

A te veut.

T'a veux aussi.

T'a veux moins.

T'a veux plus.

http ://saboudreault.ca/jeux/twine/ateveut.html

A te veut pu.

T'a veux pu non plus.

T'a veux encore.

T'a veux moins.

http ://saboudreault.ca/jeux/twine/ateveut.html

Le « vieux criss » de Matou

C'est une chambre forte
Je n'ai pas la clef,
Le code
Ou le courage.
(Au moins, j'ai encore mes couilles.)
Mais la petite craque dans les rideaux me suffit amplement.

7 h 10. Elle se réveille.
Se lève toute nue.
Toute nue.
J'éjacule.
Petite chatte de luxe bien lisse et bombée,
Je suis un chat de ruelle
Et j'ai faim.

10 h 20. J'ai faim pour bien plus que le yaourt aux fruits qu'elle avale tous les matins à

10 h 30. Malheureusement, ce ne sont pas tous les yaourts qui font danser les hanches des filles.

11 h 50. J'irais bien goûter au sien dans sa minijupe.

17 h 55. Ses lumières sont fermées, elle n'est pas rentrée de l'école.

21 h. Assurément, les cours en minijupe finissent tard.

23 h 50. Elle revient sans barrer la porte.
Elle a le teint rouge saoul et bien nourri.

Criss de minijupe.

Je bande.

Où sont les criss de Kleenex quand on a besoin d'eux ?

23 h 52. Où es-tu petite chatte ?

23 h 55. Ombres sur le lit, dos nu.
Je me lève,
Je me touche.

23 h 56. Dos nu a une graine, il embrasse petite chatte.

Fermeture des rideaux.

Je débande totale.

De toute façon, ces satanés chats de maison me dégoûtent, ils sont possessifs de leur nourriture et se mangent même quand ils n'ont pas faim.

Et je suis un vieux criss de chat de ruelle galeux en hiver.

Ça me réchauffe de penser qu'ils ne savent même pas que j'existe,
Dans ma suite présidentielle en boîte de télé HD. ◦

les constellations

j'ai besoin qu'on me foute la paix s'il te plaît pars sors de ma chambre décâlisse
les mots à peine articulés deviennent des distorsions sonores
tu comprends pas que j'ai besoin d'être seule
des pas lourds je me balance de détresse entre la colère et le chagrin
m'élance vers l'ouverture pour démolir le cadre d'un grand coup de porte
je me laisse glisser mollement contre la surface verticale jusqu'au sol
couchée je tousse je pleure et je pleure fort je veux que tu puisses m'entendre
de l'autre côté des feuilles de gypse
la mousse rose n'absorbera pas mes bruits

je n'en finis plus d'avoir mal et je veux que tu le sentes
être la chair de ta chair
que ma douleur devienne ta douleur

je voudrais m'arracher la peau ou peut-être les cheveux quelque chose
debout les visages découpés et collés sur mes murs y passent
gisent par terre parmi mes vêtements
le désordre du plancher reflète tellement bien mon état d'esprit
pourquoi maman tu ne m'aides plus
tu t'en crisses

couchée encore sur les débris adolescents de tout mon long
mais ça pleure pas bien étendue
mal au ventre direction position foetale
la limite des larmes atteinte j'ai le hoquet

je regarde le ciel sans étoiles
tu n'as jamais voulu de clous sur tes murs
sauf que la gommette c'est pas mieux
petits points bleus au lieu des trous
constellations de mes problèmes de marde

ça n'existe pas les constellations mais je les vois
je suis née pour créer du sens là où il n'y en a pas

◦

Chambre no. 1

Dans le violet du mur je ne vois que violent ; dyslexique

Tu ne m'apprends rien que tu répètes incessamment comme pour me faire rouvrir tous les tiroirs jusqu'à découvrir qu'ils sont vides depuis le début

Comment courir entre quatre murs si ta ligne de fuite ferme la fenêtre sur mes doigts

Châssis toujours on se regarde par la vitre cassée des yeux / la glace surface perce enfin

Bois franc dont les lattes sont écharde par écharde sur la plante verte de mes pieds

On sait on le sait que lorsque la porte est fermée ils entendent quand même mais c'est sans prétention qu'on invente un monde sonore qui ne se produit que les oreilles bouchées

Chambre no. 2

Inventorier chaque pièce du musée du plancher : faire la cour à tous tes sujets

Chercher les bobettes de la veille en prétendant pouvoir les retrouver parmi la flore grandissante de Snowdon, elles sont rouges comme tes joues

La double-porte double invitation doppelgänger sommes-nous un double, un set de jumeaux, un clone sosie cousin ou une seule et même personne qui entre ou qui sort

Chambre no. 3

Corine et Mirabella conseillères des naufrages dans la bibliothèque sans livres

Effluves fluviaux qui tracent sinueux les limites entre nos jouissances comme ultimes frontières d'un radeau qui ne touche pas la mer

La photographie de l'astronaute de Reykjavík juste assez droite on croit que ce n'est pas moi qui l'ai posée là parce que je suis tout croche tu le dis

Lequel des lits de tes amants est le plus grand, ou celui qui te retient par un souvenir ancré comme l'épave d'un navire sur le fond des abysses

Garde-robe aux portes miroir coulissantes ; tu en ouvres toujours une et te places face aux vêtements et me laisses face à moi-même

Chambre no. futur

Un conduit d'aération au-dessus des draps comme une trappe vers le ciel qui aspire sueurs et rêves mêlés

Un bouquet de mains puis prendre la plus belle et l'encadrer

Écrit de la main gauche : laissez vos souliers avant d'entrer / directement sur le bois sur lequel on cogne pour annoncer une alliance

La café fume en notes farfelues il y a une musique qui s'en dégage et j'essaie de la transmettre avec mes lèvres sans tout boire

Se décline en quatorze actes une série qu'on croyait perdue qu'on recommence à lire pour venir y apporter les modifications dans le mobilier ; la pièce n'avait jamais bougé ◦

Études et images Clara Cousineau *Je suis allée un petit peu trop loin*, 2016, installation.

Je me suis endormie
Enfouie dans mon lit
Le visage au soleil
Dans mon sommeil.
Le jour levé
L'ampoule allumée
J'ai marché
La tête baissée
Jusqu'au tiroir
de mon armoire.

De la moitié
De mon corps Jusqu'aux pieds
Vêtue de noir

Toujours à quatre pattes
Sur la verdure
J'endure

J'étire mon bras
Jusqu'au support de ma chemise
Je la mise
Prise dans la zone
Grise

Toute de blanche
De mes épaules à mes hanches

Enfin le dos droit
Je peux marcher
Les genoux dépliés
Aux quatre coins de ma chambre.

Je me moire pour y croire,
Puis je vais m'assoir dehors.
Le visage au soleil
Les yeux clos,
J'ai chaud :
Je bois de l'eau

Quelques gorgées empressées,
J'en renverse une quantité,

Sur mon torse.
Ça se corse

Forcée d'enlever,
Mon étoffe mouillée
La tête baissée,
La lumière fermée

Je m'allonge et je plonge,
Sans faire de bruit
Dans la nuit

Et ça recommence...
Je pense ?

Déconnexion ou le contraire

ici, seule assez longtemps
je finis par sentir que
tout
vit
réellement
pas juste les plantes
mais les livres, les lampes, les tables
la théière, la guitare
le chapeau, le chandail, les chaussettes
la cuillère
moi qui me moquais quand mon frère appelait Marvin
son nouveau sofa
corduroy

je me suis excusée, l'autre jour
à ma camisole
de l'avoir jetée
froidement sur la chaise
je suis retournée la prendre
pour la déposer plus tendrement

je caresse les murs, des fois
quand je me promène du salon au lit
dans les couvertures
je remercie le matelas
de me reprendre dans ses draps
peut-être que je vire folle à force d'habiter seule…

pourtant, quand j'ai caressé le mur
pour la première fois par curiosité
je me suis demandé pourquoi
je ne l'avais pas fait
avant

aujourd'hui
tout me regarde
dans l'appartement, la classe
dans l'autobus ◦

trois vers à deux

l'encens sur la table
de nuit l'instant
s'é
ti
re

retour du soleil
une cigarette brûle
corps nus lit défait

ferme les rideaux
le macadam dérange
notre cocon rose

rosée sur la vitre
tu invites le jour
au petit-déjeuner

◦

J’aurais jamais dû te regarder toute nue

« L’amour l’amour l’amour la maudite mour » Plume

on a passé du beau temps ensemble
et j’étais là

*

c’est un petit habanero de cœur qui part avec le goût
laissant l’effet
l’effet de me faire mettre dans l’arrière-trou du cœur

*

avec du camouflage sur le bord des deux ribs
je t’ai juste écrit « ok »
lis entre les lettres que je m’ennuie
narcisse est parti de mon miroir
les dieux grecs sont en égypte par peur
et ton nom de mythe
m’attend au bas de la porte
pour me faire du loving pied de nez

*

au sommet du gazon la mécanique des passions
j’ai le goût des jouets sexuels mais on n’a pas de lubrifiant
on a du fun mais on n’a pas de libido
je suis prêt à faire le gai ou à inviter ton amie
rien n’allume sauf ton cellulaire qui texte quelqu’un d’autre

*

la zone du cœur dans le trou de la multiplication où les je t’aime post mortem sont plus nombreux que jamais
me masse comme un blender sait le faire
les gamines voisines s’emplottent au crisco
dans la chambre à bon débarras

*

on pense avoir oublié le passé qu’il revient en olympien
l’idée ne vient pas
de tourner la page de 200 kilos
c’est plus facile se retourner dans son lit
sans arrêt
comme un vinyle qui a fini de jouer

*

« Ce dévouement sans borne qui est le génie de son sexe » Balzac

je suis plus beau que ton pétard d’ex
toi qui as eu une pétarade dans le cul

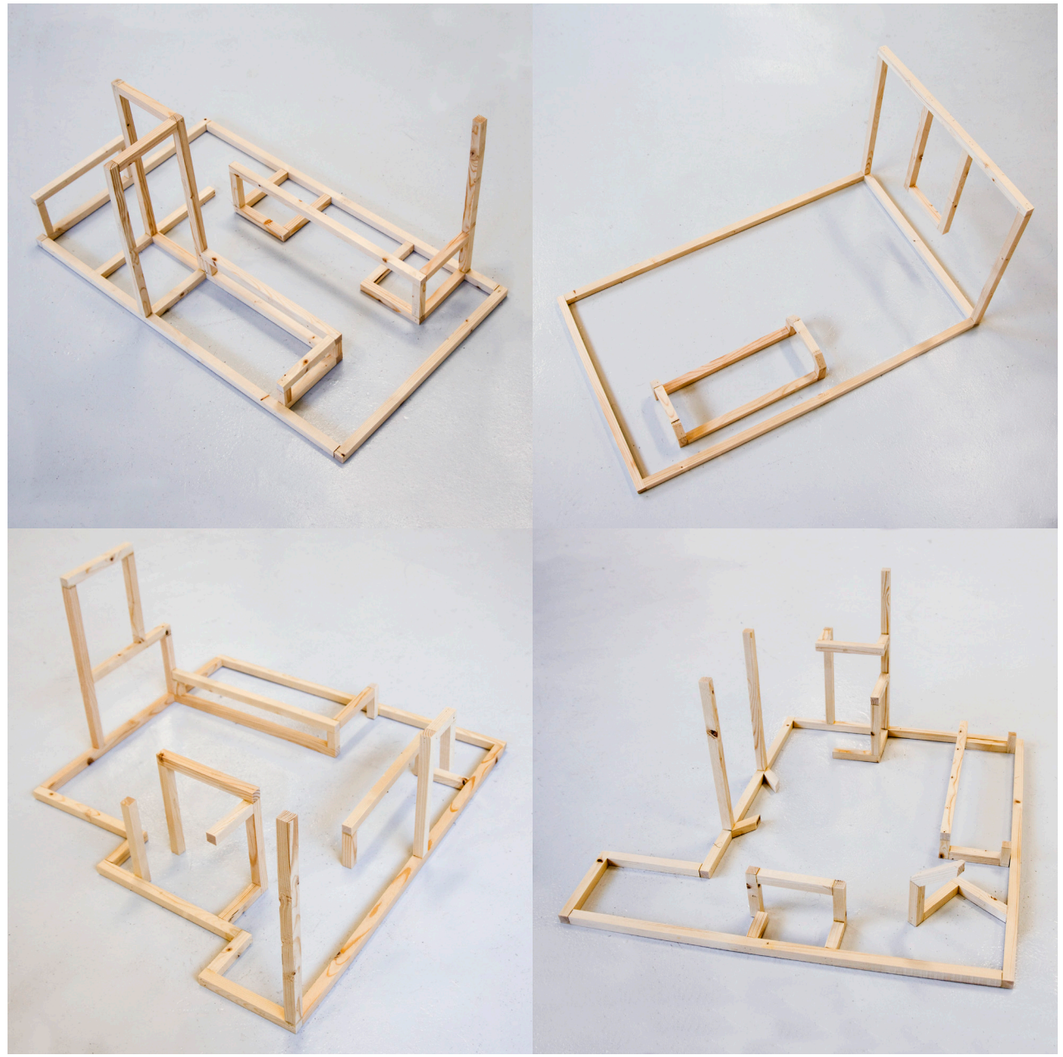
moi j’ai le pénis semi-populaire
je fais toujours ma mission jusqu’au bout
jusqu’au pourpre

s’il y a de l’amour dimanche on s’appelle
je m’ennuie du nid d’ouate d’oiseau

je serai dans le line-up de ton dortoir
où il y a 98 % d’hommes

*

fossette de deux cuisses
c’est prévu à 19 h
je peux être en retard



Mon travail porte sur l’espace et la relation que nous entretenons avec notre environnement. Physiquement autant que conceptuellement, j’explore le sentiment d’appartenance découlant des lieux que nous occupons. Dans cette œuvre, j’ai voulu représenter, par l’entremise de simples assemblages de bois, diverses chambres dans lesquelles j’ai vécu. Le détail de chaque pièce évoque la justesse de mon souvenir vis-à-vis chacun de ces espaces personnels anciennement habités. La chambre est pour moi symbole d’une maison. Parmi l’instabilité et les déplacements, l’idée de la maison devient ambivalente.

Fragments d'un discours de chambre à coucher

Les figures qui vous seront présentées se voient déployées au gré de nos hasards, hasards qui sont d'ordre des lectures marquantes, conversations diverses, découvertes enrichissantes ou décevantes. En s'inspirant de la structure des Fragments d'un discours amoureux de Roland Barthes, nous nous donnons en défi, en l'instant de quelques figures, de former des lieux où la parole qui prend vie dans la chambre à coucher, peu importe sa nature, peut trouver refuge, et sentir son expérience comme ce qu'elle est : universelle.

Jamais nous ne voudrons affirmer qu'il existe des figures du langage, une prise de parole indissociable au lieu qu'est la chambre. Il est ardu de concevoir vers quel objet précis le sujet de chambre dirigerait ses paroles, ses réflexions et, de toute façon, est-il vraisemblable de voir en ce lieu intime un « moteur premier » d'un flux de pensées particulières ? Voilà que nous nous sommes mises à nous questionner, à expérimenter, voir si nous pouvions trouver une structure langagière propre aux expériences de la chambre à coucher. Il faut en convenir, les apparitions d'un.e compagne/compagnon de chambre sont assez mouvantes, de quelque nature qu'il/qu'elle soit. Lorsque nous nous détachons d'une notion d'un discours, d'une conception d'un dialogue qui s'adresserait à une personne en particulier, nous arrivons à percevoir que la chambre peut inspirer un lieu commun d'impressions, de définitions, et qu'elle permet des « choses » du registre de l'intime, choses qui sont assez communes.

Y'a-t-il nécessité, pertinence à vouloir cerner des figures, symboles linguistiques, à des paroles supposément inhérentes à la chambre ? Nous voulons que ces fragments consistent en un système indépendant, où les forces, les mots en puissance qui cohabitent avec nous dans ce lieu d'intimité même qu'est la chambre à coucher arrivent à se déployer. Il faut que l'individu qui rencontre l'une des figures formées puisse s'y sentir l'espace d'un moment interpellé et voie ce qui œuvre en lui, souvent indépendamment d'une quelconque singularité qu'il aimera naturellement attribuer à ses états ; du moins, c'est ce que l'on dit de l'attrait qu'un individu retiré se donne. Il faut qu'il puisse y trouver un engrenage du langage, une stratégie qui subsiste hors de lui, et qui, malléable, protéiforme, s'adapte à ce sentir qui veut être transfiguré en source de connaissance potentiellement distribuable à autrui, mais surtout à soi.

CONTACTS

Il semble parfois que le sujet de chambre ait besoin ou fait mine de briser l'intimité clamée nécessaire dans laquelle ladite pièce le loge, raisons externes ou internes étant motrices de tous mouvements qui ouvrent la porte à une tierce personne.

« In einer dunklen Nacht ging ich aus meinem stillen Haus »[1]

Wittgenstein[2]

1 Pour articuler une phrase , il faut que l'inspiration vienne du dehors, ce qu'il y a à nommer, c'est qu'il faut en fait le décrire. À la réception de certains affects, il est désormais en notre capacité de formuler une expérience, de vivre l'événement. Pour recevoir, il faut nécessairement sortir, dénuder l'extérieur et parler à d'autres.

Enfants, nous répétions à outrance les syllabes nouvellement acquises auprès de nos parents, pastiche d'un monde à l'état d'ébauche, inconnu. Désormais, nous le connaissons, du moins, les désignations usuelles qu'on lui donne, et nous nous déplaçons entre nous, parlons parfois ensemble.

Wittgenstein[3] — Confessions présumées[4]

2 À certains égards , on ne pourrait pas dire qu'il s'agisse d'une omission ou d'un mensonge, voilà ce qui me rassure. Je n'ai rien fait de mal, ni brisé de pacte, voilà qui est réconfortant, et surtout véridique. Parce que je suis avide d'autre chose et à défaut de pouvoir être seul, d'avoir la force décente de briser complètement ce qui me liait avec elle, j'invite une autre, étrangère, à partager mon lit. Le silence, les non-dits résonnent creux, entre quatre des murs. C'est qu'ici, nous partageons l'éphémère, et sommes protégés de tout jugement. Personne ne rentre dans ma chambre, à moins d'une invitation érotique formelle (mes colocataires ont l'habitude de cogner à la porte).

À tout le moins, le secret (qui n'en est pas un) est partagé avec une autre et je me félicite. Les draps sont doux, sa nuque, chaude, et je ne vois pas l'avenir.

Calderón

3 Personne d'autre ne porte mon nom, ni ne se trouve au même endroit que moi. Cependant je suis entourée de voix et nous nous rejoindrons, unies, quand la pièce sera terminée, là où on nous a promis la similitude ultime. Cette petite scène, d'ici là, me retient dans ce qu'on appelle le Monde, là où je ne peux qu'être moi-même. Pourtant je suis là, sans pouvoir dire pourquoi je n'ai pas de texte à apprendre, sans pouvoir expliquer ma différence. C'est en parlant à ceux qui jouent aussi que je me rends compte, par surprise, que notre idée de la similitude n'est pas la même. Nous parlons donc du plancher de carton, du plafond noir et des voiles qui dissimulent l'entrée et la sortie du décor. Les voix des autres résonnent en même temps que la mienne, car nous nous demandons s'il y a quelque chose que nous ne savons pas. Ainsi, nous sommes là, sommés par le Monde de jouer notre rôle du mieux qu'on le peut, et personne ne sait qui a écrit la pièce que peut-être personne ne regarde.

LÂCHETÉ

Elle naît parfois de l'impression de n'avoir pas le choix de ne rien faire, de se sentir captif de la pièce qui fait office de chambre et de refuge, contre ce qui semble obliger à sortir de la pièce, de soi. Ainsi naissent des croyances qui forment de nouvelles vérités, propres à la chambre.

« Je suis désorganisée parce que j'ai perdu ce dont je n'avais pas besoin ? Dans cette lâcheté que je me découvre – la lâcheté est ce qui m'est arrivé de plus nouveau, c'est ma plus grande aventure, ma lâcheté est un espace si vaste que seul un grand courage me permet de l'accepter – dans ma lâcheté toute neuve qui est comme se réveiller le matin sous un toit étranger, je ne sais si je vais avoir le simple courage d'avancer. »[5]

Lispector

1 Aujourd'hui, 5 mai. Je n'avais rien prévu hier, ni ce matin ; je ne savais pas quoi faire après le déjeuner. En attendant de le savoir, j'ai ouvert un livre qui m'a absorbée plus longtemps que je ne l'aurais cru : déçue de n'avoir pas pu voir le temps passer aussi vite, je me suis levée afin de me fournir un horaire. Mais alors, l'instant d'après, m'est venue la réflexion que je n'avais pas besoin de le former, ni même de l'imaginer, pour qu'il se matérialise ce soir dans ce journal. Je voulais raconter ici la totalité de ma journée, mais à ce moment-là bien sûr je n'étais encore que dans la cuisine, au matin de ce récit. Tous les moments que je ne voyais pas alors me sont devenus maintenant nécessaires.

1 « Par une nuit obscure je sortis de ma maison tranquille » : titre traduit de l'allemand du roman de Peter Handke
2 Wittgenstein : « Le monde est indépendant de ma volonté. » § 7, p.112
3 Wittgenstein : « Sur ce dont on ne peut pas parler, il faut garder le silence. » § 6.373, p.109
4 Confessions présumées : discours et indiscrétions imaginées, produits dans une chambre inconnue
5 LISPECTOR, Clarice. *La passion selon G.H.*, Paris, Des femmes – Antoinette Fouque, 1978, p.22

Wilde

2 Par amour, Wilde accepte toutes les crises de Bosie, son amant et celui qui l'a plongé dans la déchéance sociale et personnelle : rupture, insultes, prison. De profundis on l'entend tout revivre quand, dans le texte du même nom, il repasse par tous les moments où il aurait pu être libre des lois de celui qu'il aimait. Autour de lui on ne comprenait pas son attachement au jeune homme qui vivait aux crochets de Wilde, quand ce dernier lui offrait tout et demeurait là, dans cette position passivement horrible (« Failure is to form habits », qu'il cite de Walter Pater). Seulement après leur séparation obligée, dans sa cellule, voit-il le tissu d'habitudes qui le liait à Bosie et qui le menait hors de lui-même. Lentement les murs s'érigeaient, mais cet échec formé de routine auquel Wilde fait référence ne peut que décrire, une fois pris dedans, après-coup, ce qu'on a laissé entrer par amour.

T.M [6]

3 Elle reste étendue sur le lit, les yeux gonflés fixés au mur, lasse de tous ces jeux débiles qui confirment une fois de plus l'effronterie qu'elle subit, les complications dans lesquelles elle est trainée. Elle est épuisée, éreintée, pourtant parfaitement immobile, sur le lit depuis quelque temps déjà. Il y a cette poupée, là, assise jambes croisées sur la table de chevet, qui regarde aussi. Elle rallume le chauffage, replace délicatement la couverture sur mes épaules : elle ne sortira pas de sa chambre aujourd'hui.

POIGNÉE

Le sujet qui occupe la chambre s'y sent captif, contraint à y rester hors de son gré, motifs du dehors ou intérieur qui l'assujettissent à ce repli sur soi.

Leurre (à quelques occasions, réalité) qui donne lieu à croire que la porte de la chambre est fermée, alors que le sujet est libre d'en sortir depuis toujours.

Moment de la conscience du sujet qui aperçoit ou saisit ce qui soudain s'offre clairement à sa vue, sa pensée.

"I keep the wolf from the door. But he calls me up. Calls me on the phone. Tells me all the ways that he's gonna mess me up." [7]

Kundera [8]

1 La tranquillité et l'immobilité de la pièce ne parviennent pas à contrecarrer l'étourdissement et l'excitation qui le traversent, la fébrilité avec laquelle il appréhende chacun de ses mouvements. Il a le désir de les noter. Vouloir écrire, s'écrire, ne se voudrait pas venir apaiser l'affolement euphorique qui le saisit à chacune des sorties.

Les richesses qu'il peut deviner enfouies chez celles-ci, ceux-là, l'intriguent, mais c'est parce qu'elles lui font se souvenir de la quantité appréciable qu'il croit deviner chez lui, mais qui ne sont peut-être que le reflet de celles qui brillent chez les autres.

Kafka [9]

2 En vérité, Gregor Samsa n'a jamais été libre, transfiguration « cancrelatique » ou pas. Cependant, on nous fait immédiatement croire que ce sont ses petites pattes d'insecte qui l'emprisonnent dans son lit, qui en font le dégoût de toute sa famille.

Quel insecte immonde ! Qui pourrait l'aimer ? La chambre de G. Samsa devient sa cachette et son abri contraint, devient aussi son tombeau.

Chambre comme refuge, comme impossibilité d'être avec les autres, par leur faute ou la sienne.

Lispector [10]

3 Au commencement je me suis demandé pourquoi je n'étais pas encore sortie, mais j'avais oublié que l'idée même de la sortie m'avait abandonnée, je la traversais sans vraiment rien quitter ; je demeurais dans des lieux devenus communs et utiles. Tout s'est inversé quand je l'ai vue, au coin de la pièce, la porte est apparue comme une partie de moi, et je n'ai plus osé la franchir. Mais l'envie me brûlait, de voir ce que je voyais autrefois en passant, en partie. Si j'y passais, cette fois-ci, ce serait pour pouvoir y revenir en tant qu'autre, enfin. D'ici là, il me fallait tout regarder, et comprendre pourquoi je n'avais rien vu avant ce moment-là. J'y suis encore ; c'est le soir. Je vois désormais que dans ce silence doit naître ma phrase.

6 T.M : conversation au café
7 Paroles tirées de : *A wolf at the door* – Radiohead, album : *Hail to the Thief*
8 Kundera : « Une vague de colère contre moi-même m'inonda, colère contre mon âge d'alors, contre le stupide « âge lyrique » où l'on est à ses propres yeux une trop grand énigme pour pouvoir s'intéresser aux énigmes qui sont en dehors de soi et où les autres (fussent-ils les plus chers) ne sont que miroirs mobiles dans lesquels on retrouve étonné l'image de son propre sentiment, son propre trouble, sa propre valeur . »
9 Kafka : « En se réveillant un matin après de rêves agités, Gregor Samsa se retrouva, dans son lit, métamorphosé en un monstrueux insecte. », p.9
10 Lispector : « Et une désillusion. Mais désillusion de quoi ? Si, sans toutefois le sentir, je tolérais mal mon organisation à peine construite ? Peut-être la désillusion vient-elle de ne plus appartenir à un système. », p.23

GUÉRISON

Dans la chambre, le sujet se délivre du lieu et, ou, grâce à lui, est délivré.

"The time will come / when, with elation, / you will greet yourself arriving / at your own door, in your own mirror, / and each will smile at the other's welcome Take down the love letters from the bookshelf, / the photographs, the desperate notes, / peel your own image from the mirror. / Sit. Feast on your life." [11]

Lispector [12]

1 Dans le creux de la pièce j'ai regardé la porte, encore une fois (moment que je n'aurais jamais pu prévoir dans la cuisine ce matin), et j'ai senti que derrière elle je pourrais perdre enfin ce que je cherchais désespérément et qui me tenait droite et raide au plancher. Dès lors, je savais que mon lit n'était pas un lit mais que grâce à lui je pouvais le quitter, et y revenir même quand je suis ailleurs.

M.S C.B A.M A.S [13]

2 Et cette chambre, la mienne, est précisément là où tu n'es, ne seras plus. J'y rentre, la redécouvre seule désormais. Qu'ai-je choisi de déserter ? Rencontres hasardeuses et affligeantes qui ne rendent plus justice au repos demandé. (Seule l'alternative d'une chambre vidée de ses spectres et d'un temps reconstruit et revécu faussement, m'apparaît douce et salutaire).

Comment s'est terminé ce partage ? Tel qu'il s'est pour une première fois produit : au gré du hasard et des circonstances.

Voilà l'inquiétude : cette chambre sera-t-elle revisitée par autrui ? Réponse possible : probablement, les risques d'une nouvelle visite sont grands, mais les calculs ne sont pas d'une grande aide dans le domaine circonscrit par la chambre à coucher, malheureusement.

Autre réponse : il faut cesser de s'effrayer de ces détails, il est plus efficace de réfléchir lorsque le sommeil est bon.

Bientôt (ou plus tard), j'arriverai à y dormir paisiblement, elles me l'ont dit.

Walcott C.B M.S

3 « La guérison est tout droit », dans le reflet apprivoisé, enfin commun, d'un regard.

Dans le miroir « j'entre par ta fenêtre à tous les soirs, je crois que tu m'attends tous les soirs » (Klô, *Incendie*), nous partageons le repas de cette salutation intime, c'est une joie de pouvoir s'endormir ensemble et de se réveiller éprises.

Ce soir encore je viendrai te voir parce que je ne veux plus me passer de notre histoire et encore une fois, notre refuge sera notre lieu de départ (et notre chambre s'agrandira). ◦

11 Poème de Walcott : *Love after lofe*
12 Lispector : « Je repousse mon propre silence. Ai-je toute ma vie repoussé le silence ? Mais maintenant que je méprise la parole, je vais peut-être enfin pouvoir me mettre à parler. », p.35
13 M.S, C.B, A.M, A.S : conversations éparses, autour d'un verre, à la maison, dehors

Tabula granulatoria **(bibliographie)**

Conversations :
— M.S, A.M, A.S, C.B, T.M

Livres :
— BARTHES, ROLAND .« Fragments d'un discours amoureux » dans *Œuvres complètes partie V* (nouvelle édition revue, corrigée et présentée par Éric Marty), Éditions du Seuil, 2002 [1977], p.30
— KAFKA, Franz. *La métamorphose suivi de La colonie pénitentiaire*, Paris, Éditions Flammarion, Collection Librio 1988.
— LISPECTOR, Clarice. *La passion selon G.H.*, Paris, Des femmes – Antoinette Fouque, 1978.
— WALCOTT, Dereck. *Collected Poems*, 1948-1984, New York, Farrar, Strauss and Giroux, 1987. Poème consulté sur : https ://www.brainpickings.org/2015/04/21/love-after-love-derek-walcott/
— WILDE, Oscar. "De profundis" dans *Œuvres complètes*, Londres, Harper Collins Publishers, 2003.
— WITTGENSTEIN, Ludwig. *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, Collection Tel, 1993.

Musique :
— PELGAG, Klô. 2016. *L'Étoile thoracique, Coyote* [Disque compact].
— RADIOHEAD. 2003. *Hail to the thief, Parlophone* [Disque compact].

Théâtre :
— CALDERON DE LA BARCA, Pedro. *Le grand théâtre du monde*, Montreuil-sous-Bois, Éditions théâtrales – Maison Antoine Vittez, 2005.

Performances

Phenomenology in a room

La performance proposée inclut un canevas de grandeur 6 pieds x 8 pieds sur lequel l'artiste performe en uniforme de travail à l'aide d'un bâton d'huile et de la peinture acrylique. Ainsi, la répétition des sons anime les gestes de l'artiste qui dessine sur la toile. Au travers de ses actions, l'artiste prend des selfies et invite le spectateur à la photographier à l'aide d'une caméra jetable et de leur cellulaire pour animer sa page Instagram *@phenomenologyinaroom*. Le rythme cyclique de la performance est ainsi guidé par le spectateur qui photographie le performeur. Le profil devient un mythe où l'identité virtuelle se manifeste parallèlement cachant la réalité scénique de la performance. Il devient une chambre ou l'évènement publicisé ne montre qu'un fragment de la réalité, questionnant notre accès à l'information et la marchandisation de l'identité par l'image. ◦

instagram.com/phenomenologyinaroom
soundcloud.com/sabrinajolicoeur/36cliks-finus-mp3

Performances du lancement Chorégraphes : Magali Casaubon et Solana Del Bel Belluz Composition électroacoustique originale par Kasey Pocius

La tête dans la chambre

La chambre à coucher
Espace cubique qui nous isole du reste
Protège et laisse place à la vulnérabilité
Qu'arrive-t-il lorsqu'on déplace cette chambre
Dans une autre ?

La tête dans la chambre la vulnérabilité que permet l'aspect intime de la chambre à coucher. Dans cette performance, la chambre, qui en temps normal entoure et protège l'entièreté de nous-mêmes, est réduite à une chambre qui ne sépare que la tête ; laissant le corps à découvert et séparant l'intellect du viscéral.

Cette pièce explore également les possibilités de mouvement qu'amènent l'aspect cubique et la déconstruction de celui-ci par des mouvements de rotation. En transformant l'architecture initiale du cube solide et protecteur qu'est la chambre, et en l'assujettissant à des mouvements circulaires répétés, la chambre devient un lieu de fragilité et de repli sur soi.

Avec un minimum de trois performeur.euse.s, nous cherchons à explorer un phénomène collectif. Tou.te.s expérimentent la même chose : une boîte qui fait abstraction de la ptête, qui réduit l'individualité et apporte un attribut quasi anonyme. Devenons-nous d'autres créatures lorsque nous sommes séparé.e.s de notre tête et visage et lorsque notre vulnérabilité est mise à nu ? De plus, le fait de mettre le corps à nu et d'effacer les référents de l'être humain social permet l'exploration d'un nouveau corps. ◦

L'Organe est à la recherche d'un-e **directrice-teur graphique**.

L'Organe a évolué durant les huit numéros auxquels j'ai eu la chance de contribuer en tant que directeur graphique. Avec l'ensemble de l'équipe, nous avons développé et affiné sa personnalité, bien qu'elle reste encore (et toujours) dynamique, car *L'Organe* enveloppe un contenu varié et se transforme en harmonie avec celui-ci. C'est ainsi une plateforme flexible qui favorise une liberté créative, d'où l'intérêt de participer à sa réalisation.

J'ai eu du plaisir avec *L'Organe*, maintenant je quitte Concordia.

Nous cherchons donc un-e graphiste qui désire s'investir dans ce projet et collaborer avec les différents membres de l'équipe afin de poursuivre le cheminement du seul magazine francophone de Concordia.

Vincent Potvin
vincentpotvin@outlook.com

Directrice-teur graphique

— Concevoir la mise en page du magazine en collaboration avec la directrice artistique et les autres membres de l'équipe visuelle;
— Créer la mise en page du magazine;
— Créer le matériel publicitaire;
— Assurer le suivi de l'impression du magazine et du matériel publicitaire;
— Être en contact avec la directrice artistique pendant les différents stades de la production du magazine.

Pour soumettre votre candidature, faites-nous parvenir, en format PDF, un court **texte** de présentation ainsi qu'un **portfolio** comprenant plus ou moins 5 projets.

Envoyez-nous le tout à **soumissions.lorgane@gmail.com**.

Chambre
Numéro 08, Printemps 2017

Thème du prochain numéro
Faim
Date limite pour les soumissions
3 mars 2017
Faire parvenir à
soumissions.lorgane@gmail.com

Conseil d'administration
Pierre Chauvin (président)
Justine Falardeau
Charlotte Parent
Sophie Pouliot
Jean-François Vaillancourt

Membre sans droit de vote
Emmanuelle Aïsha Sparkes

Rédactrice en chef
Emmanuelle Aïsha Sparkes
Directrice de production
Maude Marcotte
Éditrice Société
Alice Pierre
Éditeur Arts littéraires
Julien Simard-Farout
Éditrice Poésie
Marion Lefèvre
Directrice artistique
Clara Cousineau
Directeur graphique
Vincent Potvin
Directeur de la photographie
Alexis Cousineau
Directrice de l'illustration
Marianne Dupont-Gagnon

Composition par *L'Organe*
Impression par *Imprimerie F.L. Chicoine*

Questions et commentaires
redaction@lorgane.ca

lorgane.ca

Contributeurs
Josianne Barrette, Camille Bernier, Victor Bégin, Simon-Albert Boudreault, Magali Casaubon, Mélina Costa, Solana Del Bel Belluz, Jeanne Gourd, Peter Hostak, François Lautre, Louis-Marc, Samuel Lavallée Daunais, Marina Ledig Coelho, Jean-Christophe Leblanc, Sophie Morro, Monse Muro, Marine Noël, Cynthia Massé, Charlotte Moffet, Valentin Perrot, Kasey Pocius, François Sarrazin, Miriam Sbih, Julien Simard Farout, Jason Roy, Renato Rodriguez-Lefebvre, Gabrielle Verrette Paquette.

Photos
p.13 : François Sarrazin
p.25, 57 : Alexis Cousineau
pp.26-27 : Monse Muro, Peter Hostak
pp.32-36 : Sophie Morro
p.38 : Theo Guillemot
pp.46-48 : Clara Cousineau
p.51 : Gabrielle Verrette Paquette
p.58-59 : Hadi Jamali

Illustrations
p.6 : Marianne Dupont-Gagnon
p.8 : Frederic Lamontagne
p.14 : Charlotte Parent
pp.18-19 : Daniel Pelchat
pp.20-21 : Jean-Christophe Leblanc
pp.28-29 : Roxane Fiore
p.30 : Romain Lasser
p.42 : Mathis Harpham
pp.60-62 : Vincent Potvin

Couverture
Marianne Dupont-Gagnon

L'Organe est membre de la Presse Étudiante Francophone